

CLAUDE RIVELINE

**PETIT TRAITÉ
POUR EXPLIQUER
LE JUDAÏSME
AUX NON-JUIFS**

Préface du Grand Rabbin Gilles Bernheim



Association Consistoriale Israélite de Paris
Département Torah et Société

Claude Riveline est ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur général des mines, et professeur de gestion à l'École des mines de Paris.

Il est, depuis 1967, l'un des organisateurs du Colloque annuel des intellectuels juifs de langue française, au cours duquel il intervient régulièrement.

Il a publié *Oui, j'observe le Chabatt* (1974) et *Oui, je suis moderne et traditionaliste* (1983), publications de l'Agence Juive.

Il a publié dans la même collection,

en 2000:



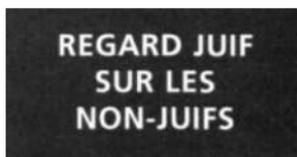
en 2002 :



en 2005:



en 2007



Remerciements

L'auteur a bénéficié des précieux conseils du Grand Rabbin Gilles Bernheim, agrégé de l'Université, de Jacques Lévy, directeur de l'École des mines de Paris, et de Perrine Simon-Nahum, chargée de recherches au CNRS.

*Publications du
Département Torah et Société,
dirigé par le Grand rabbin Gilles Bernheim.*

CONSISTOIRE CENTRAL

19, rue Saint-Georges

75009 Paris

Tél. : 01 49 70 88 04

E-mail : secretariatparticulier@grandrabbinatdefrance.com

Sommaire

Préface p. 4

Avant-propos p. 5

Les origines p. 7

Le projet d'Abraham p. 7

La loi de Moïse p. 13

Le projet messianique en acte p. 19

Les récits de la Bible p. 25

**Unicité et diversité
du peuple juif** p. 31

Les Juifs de l'étude p. 31

Les Juifs au sein des Nations p. 34

Les antisémitismes p. 37

Les Juifs israéliens p. 41

Conclusion p. 45

Le messianisme et le Messie

Préface

Le "petit traité" de Claude Riveline livre une présentation du judaïsme facile à lire, car elle est succincte et claire, mais aussi complète, depuis les sources bibliques jusqu'aux problèmes contemporains.

Ce texte court est riche en informations et en idées stimulantes, propres à instruire et faire réfléchir toute personne curieuse du judaïsme. C'est plus particulièrement les non-juifs que l'auteur a visés dans cette rédaction, mais elle est aussi conçue pour être utile aux juifs, dans la mesure où ils sont en dialogue avec leur environnement culturel. A ce titre, il était naturel que cette publication paraisse sous le patronage du département Torah et Société.

Claude Riveline a mis au service de ce travail sa longue expérience d'enseignant en sciences humaines, et d'enseignant en pensée juive. C'est le rapprochement de ces deux domaines qui lui a inspiré le parti qu'il a retenu : présenter le judaïsme comme un projet, un projet concret, vivant, porté de générations en générations par une famille humaine, les juifs, projet qui vise à résoudre le conflit entre sédentaires et nomades qui, sous des formes toujours renouvelées, déchire toutes les familles humaines. C'est la définition que l'auteur propose du messianisme. Ce parti m'a séduit, car il répond à une interrogation de plus en plus fréquente à notre époque : quelle est la cohérence de l'identité juive ? quelle est sa pertinence aujourd'hui ? quels sont ses liens avec les autres spiritualités humaines ? sur ce dernier point, le texte est discret, mais il est clair qu'un chrétien, un musulman, un humaniste laïc reconnaîtra aisément ses propres aspirations dans le projet juif tel qu'il est présenté ici, même si sa route est différente.

Ce petit livre interroge l'identité des juifs en faisant appel à l'expérience de ses interlocuteurs, et il suscite pour le lecteur, en lui présentant de manière ramassée une grande variété d'avis et de perceptions des faits juifs, la possibilité de sécréter ce qui est intellectuellement le plus rare, donc le plus précieux à notre époque : la réflexion.

Grand Rabbin Gilles Bernheim
Directeur du département Torah et Société

Avant-propos

Juif est un mot difficile à prononcer, un mot lourd de souvenirs. Mais il désigne en fait une grande variété de personnes.

C'est ce qu'il y a de commun entre un diamantaire d'Anvers, un soldat israélien, un rabbin de Meknès; entre Jésus, Freud et Einstein; entre des agriculteurs de Judée d'il y a deux mille ans, de riches marchands d'Amsterdam au Grand Siècle, et de misérables colporteurs en Europe au XIX^e siècle.

A quoi il convient d'ajouter tous ceux qui se considèrent comme Juifs, même si d'autres Juifs ne les reconnaissent pas comme tels, soit parce qu'ils ont adopté une autre religion, soit parce que leur mère n'est pas juive, soit parce que leur conversion au Judaïsme n'est pas acceptée par tous.

A y regarder de plus près, il apparaît que la dimension juive de tous ces personnages se rattache à l'une ou l'autre des trois origines : une tradition religieuse et savante, une tradition nationale, une tradition familiale. Ces diverses fidélités peuvent se combiner

chez un individu donné, mais peuvent aussi être isolées. On connaît des Juifs new-yorkais d'une orthodoxie méticuleuse mais qui ne fréquentent aucun Juif moins religieux qu'eux et qui refusent l'existence de l'Etat d'Israël; des Israéliens athées et même anticléricaux et qui ne ressentent rien de commun avec un Juif de la diaspora; enfin, des familles juives chaleureuses, notamment autour de traditions culinaires, mais qui ne se proclament ni religieuses ni sionistes.

Toutefois, si différents qu'ils soient les uns des autres, ces Juifs ont en commun une longue histoire, sans doute l'une des plus anciennes de toutes les civilisations encore vivantes. Il ne reste plus d'Athéniens du temps de Socrate, plus de Romains du temps de César, mais un Juif de Jérusalem parle la même langue aujourd'hui qu'il y a deux mille ans, étudie les mêmes textes et célèbre les mêmes fêtes.

Les Juifs ont autre chose en commun: des adversaires. Jean-Paul Sartre, dans ses *Réflexions sur la question juive* (Gallimard, 1954), affirme même que la seule dimension commune à tous les

Avant-propos suite

Juifs est l'existence de l'antisémitisme.

Je pense qu'il a tort. S'il est vrai que les persécutions révèlent leur Judaïsme à ceux qui l'auraient oublié, un destin juif est toujours associé à une certaine conception de l'Histoire, un projet pour l'aventure humaine. C'est ce qu'on appelle usuellement le messianisme. Ce sera l'objet de la première partie de ce livre. Dans la deuxième partie, je donnerai des éléments sur l'histoire des Juifs à travers les siècles et les pays.

La raison de cet ordre est simple : la première énigme qu'offre l'existence des Juifs, avant leur diversité, est leur survie. Or, leur histoire expliquerait plutôt leur disparition, soit par assimilation aux cultures ambiantes dans les bonnes périodes, soit par extermination dans les mauvaises.

Ma thèse est que cette survie s'explique par des raisons internes au peuple juif, à savoir une fidélité extrême au projet messianique, et il importe donc de comprendre d'abord ce qu'il contient. En bref, c'est un programme de vie collective pour toutes les familles humaines qui doit réconcilier morale et politique, c'est-à-

dire le respect des personnes et le maintien de l'ordre, programme dont les personnages clés sont les figures bibliques d'Abraham et de Moïse. Les Juifs connaissent ce programme bien mieux que leur histoire, et c'est là qu'ils déchiffrent leur véritable identité. Avant d'avoir une histoire les Juifs ont une mémoire. C'est donc de cela qu'il sera question en premier.

Cela étant, ils ont tout de même une histoire, et celle-ci a mal commencé. La première tentative de mise en œuvre du projet messianique s'est terminée par un échec : le premier Etat d'Israël a été anéanti au début de notre ère et les Juifs dispersés à travers le monde. C'est alors qu'ils ont commencé à se différencier en fonction de leurs lieux d'exil, des cultures locales et du sort qui leur était réservé. Une majorité a disparu en tant que Juifs, et ceux qui le sont restés portent l'empreinte de ces diverses tribulations. C'est de cela qu'il sera question dans la seconde partie, et nous comprendrons alors d'où proviennent les différents Juifs énumérés dans cet avant-propos.

LES ORIGINES

Le projet d'Abraham

Les Juifs sont parfois désignés comme le peuple du Livre. Le Livre en question est la Bible, plus précisément la partie que les Chrétiens appellent l'Ancien Testament. Dans cet ensemble de textes prophétiques, les Juifs portent une dévotion particulière aux cinq livres de Moïse, en grec le Pentateuque et en hébreu la Torah. Écrite en hébreu et à la main sur des rouleaux de parchemin, la Torah est au centre du culte des synagogues, et elle est lue, chantée, étudiée, commentée par les Juifs dès leur plus jeune âge depuis des millénaires. Un enfant juif qui connaît par le menu les faits et gestes d'Abraham et de Moïse n'a que de vagues lueurs sur l'affaire Dreyfus ou l'histoire du sionisme. Plutôt qu'une histoire, je l'ai dit, les Juifs ont une mémoire. Aussi, pour comprendre qui ils sont aujourd'hui, est-il important de savoir comment ils comprennent la Bible.

1 - La faute d'Adam et Eve

La Bible raconte la naissance du peuple juif à partir du récit de la création du monde et de celle du premier couple, Adam et Eve. Dès son origine, la condition des hommes est présentée comme dramatique. Tout le monde se souvient de la faute de l'arbre : le

Créateur avait installé Adam et Eve dans une sorte de paradis, le jardin d'Eden, et leur avait tout permis sauf la consommation d'un certain fruit. Sur les conseils du serpent, Eve puis Adam mangent du fruit défendu et sont chassés du jardin.

De ce récit la tradition juive retient des idées fondamentales sur l'homme, sa liberté et ses devoirs. Tout d'abord, il résulte de ce récit que toute l'humanité descend du même couple, ce qui interdit toute discrimination, tout racisme. Une conséquence pratique est que n'importe quel être humain peut, s'il le veut vraiment, se convertir au Judaïsme.

Une autre conséquence est que l'homme est invité à obéir à Dieu, et qu'il a donc la liberté de désobéir. Chose étrange : le Tout-Puissant ne sait pas ce que l'homme va faire. Il y a entre le Créateur et sa créature un dialogue problématique, comme entre deux associés. Dieu, après avoir créé une ébauche du monde en six jours, confie à l'homme le soin d'achever cette création. Mais il ne s'en désintéresse pas. Adam et Eve étaient prévenus : si vous désobéissez, vous serez punis. A l'inverse des dieux de l'Olympe qui frappent selon leur fantaisie, le Dieu des Juifs apparaît comme un partenaire exigeant, mais loyal.

Le fruit de l'arbre n'est associé, dans la tradition juive, ni au péché de chair, ni à la science comme dans le mythe de Prométhée. Beaucoup de commentateurs

pensent que ce fruit était quelconque. Il avait pour seule vertu d'obliger Adam et Eve à bien regarder chaque fruit, à s'interroger sur sa nature avant de se l'approprier. On retrouve cette préoccupation dans les règles de la nourriture casher, qui occupent une grande place dans la vie des Juifs pratiquants d'aujourd'hui. Etre attentif à ce que l'on voit, fût-ce un aliment, est un impératif présent dans toute la suite du texte biblique.

2 - Le premier meurtre : Caïn et Abel

La suite, c'est d'abord la naissance des deux premiers hommes nés d'une femme, Caïn l'aîné et Abel le cadet. Caïn va assassiner Abel, sans que le texte dise clairement pour quelle raison. Les commentateurs juifs viennent combler ce silence en expliquant que ce meurtre était prévisible, voire naturel : Caïn est né seul, et son univers se trouve envahi par un intrus.

De plus, Caïn est agriculteur, c'est-à-dire sédentaire, alors qu'Abel est berger, c'est-à-dire nomade. Or, l'histoire de l'humanité sera perpétuellement marquée par l'affrontement de ces deux sortes de peuples. Que l'on songe aux terreurs qu'inspirèrent pendant des siècles aux occupants de la France gallo-romaine les cavaliers d'Attila, les armées arabes, les marins Vikings. Le destin juif oscillera en permanence entre sédentarité et nomadisme.

Enfin Dieu refuse l'offrande de Caïn et accepte celle d'Abel, marquant ainsi sa préférence, qui se répétera tout au long du récit biblique, pour les cadets au détriment des aînés. Cette préférence est expliquée par le fait que le second est tout de suite frère quand il vient au monde, et que l'existence d'un autre s'impose à lui d'emblée. «Suis-je

le gardien de mon frère ? » proteste Caïn lorsque Dieu lui demande des comptes sur son meurtre. Les commentateurs complètent : «C'était à lui d'être mon gardien», c'est-à-dire à m'enseigner à être frère.

Ce meurtre originel fournit une première définition du projet messianique : il s'agit de réconcilier Caïn et Abel, de faire en sorte que les hommes s'enrichissent de leurs différences au lieu de s'entre-tuer. Mais il faut pour cela qu'ils se parlent, s'écoutent et se comprennent. Or, le verset qui rapporte la mort d'Abel est ainsi formulé : «Caïn dit à son frère; ils se trouvaient dans le champ, et Caïn se dressa sur son frère et le tua.» Etrange formulation : qu'a dit Caïn ? Rien, justement, et ce silence était déjà coupable. Abel, d'ailleurs, ne l'était pas moins car il n'a pas su encourager son frère à s'exprimer.

Il faut observer que Dieu n'avait pas encore interdit le meurtre. Cohérent avec son choix d'associer l'homme à la construction de l'Histoire, Il laisse à Caïn un long sursis, sept générations, pour expérimenter une civilisation fondée sur la sédentarité et l'autarcie. Cette civilisation caïnique échoue et s'arrête.

D'autres lui succéderont : celle du déluge, celle de la Tour de Babel, celle de Sodome et Gomorrhe. Il est à noter qu'elles seront alternativement individualistes, on dirait aujourd'hui libérales, à la manière d'Abel, et centralisées, dirigistes, à la manière de Caïn. L'humanité fait des expériences, sous le regard inquiet du Créateur.

3 - La violence anéantie par la violence : le déluge

Tout le monde connaît l'histoire de l'arche de Noé et de la colombe au rameau d'olivier

qui annonça la fin de la colère divine. Ce que l'on sait moins, c'est la raison pour laquelle Dieu s'était résolu à détruire l'humanité. Le texte indique que la violence s'était installée parmi les hommes, violence caractérisée notamment par le fait que les plus forts enlevaient les femmes qu'ils trouvaient à leur goût. Cette génération vivait dans une sorte d'anarchie, à l'opposé de la dictature caïnique, et son aboutissement est le même, une impasse.

Noé et sa famille en réchappent. Ils ont mis longtemps à fabriquer leur navire, ce qui devait susciter la perplexité de leurs contemporains et les alerter sur l'imminence du châtement divin; le Dieu de la Bible, nous l'avons vu, prévient toujours.

Par ailleurs, Noé apporte la preuve que le mérite d'un seul individu peut sauver l'humanité, ou du moins permettre à l'Histoire de suivre son cours. Chaque Juif est invité à se dire à tout instant qu'il est peut-être celui-là.

Le texte rapporte qu'après le déluge, les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, eurent de nombreux descendants, et soixante-dix noms sont explicitement cités. Ce nombre de soixante-dix désigne dans toute la tradition juive celui des nations du monde. On trouve par exemple dans cette liste des fils de Cham, Canaan et Mitsraïm, appellation hébraïque de l'Égypte, et un fils de Japhet, Yavan, qui deviendra la Grèce. La tradition juive prête à ces soixante-dix nations une authenticité, une importance dans la réussite de l'Histoire comparable à celle des Juifs. Ceci est par exemple attesté par le fait que le grand Sanhédrin, le tribunal suprême de Jérusalem, ne pouvait valablement délibérer que si ses membres parlaient à eux tous les soixante-dix langues de la terre.

Les noms des fils de Noé indiquent leur manière d'être : «Chem» veut dire «le nom». C'est de là que vient le mot «sémite», qui englobe notamment les Juifs. Il évoque la singularité de chaque sujet, la préoccupation d'un sens. «Cham» évoque la chaleur, l'énergie, c'est-à-dire la prééminence de forces naturelles. «Japhet» évoque la beauté. En bénissant ses trois fils, Noé met clairement Cham en état de subordination par rapport aux deux autres, et confie à Japhet le soin de veiller à la paix entre tous les hommes. Il s'agit d'un idéal d'harmonie, que l'on associe notamment à la culture grecque classique. Dieu n'avait donné aucun ordre aux hommes depuis Adam et Eve. Cela change avec Noé. La tradition juive enseigne (ce n'est pas très explicite dans le texte biblique) que les nations de la terre reçoivent alors sept commandements, les fameux commandements noah'ides (du nom hébraïque de Noé) : interdiction du meurtre, du vol, du blasphème, etc. Ce code est confié à Japhet pour son apostolat à l'usage de l'humanité entière.

L'existence de ces lois noah'ides explique l'attitude de la tradition juive à l'égard du non-juif, et notamment sur le problème des conversions. Un non-juif qui respecte ces sept commandements peut atteindre un degré de perfection égal ou supérieur à celui du meilleur des Juifs, lequel est astreint, non pas à sept, mais à six cent treize commandements, qui portent sur les moindres détails de son comportement. Nous verrons plus loin les motifs de cette différence. Les rabbins découragent donc les candidats à la conversion en leur faisant valoir qu'il vaut mieux rester un bon Gentil que de devenir un mauvais Juif.

4 - L'unité factice : la Tour de Babel

Poursuivant son apprentissage, l'humanité tourne résolument le dos aux aberrations qui ont conduit au déluge, et elle entreprend, comme au temps de Caïn, de construire une ville et une tour qui matérialisent son unité. Mais la violence a changé d'objet : c'est à présent contre Dieu qu'elle s'exerce car cette tour devait atteindre le ciel.

Chose surprenante, Dieu ne s'en inquiète pas outre mesure. Il donne même des signes d'approbation à cette entreprise mais en interrompant le cours en introduisant la multiplicité des langues. Le contraste est frappant avec l'affaire du déluge où Dieu a tout détruit alors que rien n'indique que les hommes l'avaient directement défié. Dans le mythe grec parallèle, les Titans qui empilent des rochers pour détrôner Zeus sont exterminés.

Pourquoi cette clémence ? Le texte hébreu l'indique par des nuances de vocabulaire : Dieu se réjouit de l'unité du genre humain. C'est bien cela l'idéal messianique. Mais pas de cette manière. C'est en effet au prix d'une uniformisation des mots et des pensées que les hommes s'entendent. Alors Dieu les contraint à prendre conscience de leurs singularités en mélangeant leurs langues.

Le récit de la Tour de Babel fournit un bon exemple de la richesse du vocabulaire hébreu et de la manière de l'interpréter des exégètes juifs. Le texte dit en effet que les hommes avaient entrepris cette construction «de peur de nous disperser sur toute la surface de la terre.» Or, «surface» se dit en hébreu biblique de la même manière que «les visages»; c'est donc la multiplicité des nations, des caractères, des opinions qui les effrayait. J'ai aventuré l'hypothèse que la

langue unique des origines ressemblait au langage informatique, qui n'a que deux mots : oui et non, et que le matériau qui constituait la tour était du béton, pierre artificielle qui vient de nulle part. La tentation de la Tour de Babel ne nous a pas quittés.

5 - Abraham, associé du Créateur

Le projet messianique reçoit une définition précise quelques générations plus tard, lorsqu'un berger de Mésopotamie du nom d'Abram (il n'est pas encore appelé Abraham) est interpellé par le Créateur pour quitter sa famille et son pays, et pour aller fonder une nation nouvelle sur la terre de Canaan. Cette nation aura des particularités singulières : il régnera entre tous les habitants le même respect affectueux qu'au sein d'une famille unie, malgré les nécessités de l'administration et de l'ordre public. La vocation de ce projet, tribal au départ, est résolument universelle. Toutes les familles de la Terre, chacune à leur manière, devront à terme s'en inspirer.

Pour comprendre l'audace de ce projet, il faut se représenter, en termes modernes, un carrefour urbain où un agent fait passer les voitures, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Voilà bien une manifestation de l'Etat. L'agent ne voit que des pare-brise, nullement des visages. Les conducteurs, de leur côté, ne prêtent attention qu'au bâton blanc. Eh bien, à l'aboutissement du projet messianique, il y aura toujours de tels carrefours, mais l'agent connaîtra et aimera chacun des conducteurs, qui de leur côté connaîtront et aimeront l'agent. Concilier respect de chaque personne et ordre de la cité, voilà le projet.

Cet idéal va à l'encontre de l'évolution naturelle de la vie collective : dès que les

hommes sont trop nombreux pour se connaître un à un, il semble fatal d'introduire un ordre anonyme. Le projet messianique refuse cette fatalité, et Abram engage sa personne et toute sa descendance dans cette improbable aventure. Elle devra passer par des étapes, dont le Créateur l'informe succinctement : il devra surmonter des épreuves, fonder une famille à son exemple, cette famille s'accroîtra jusqu'à devenir tout un peuple; ce peuple sera exilé (ce sera le séjour en Egypte), en repartira chargé de richesses, et aboutira sur la terre de Canaan pour donner vie à cette civilisation exemplaire. Ce projet prit son essor, de nombreuses étapes ont été franchies, mais il n'a pas abouti; pas encore, disent les Juifs, qui n'ont pas perdu l'espoir et se jugent toujours gestionnaires du projet d'Abram.

Revenons aux débuts de celui-ci. Sa première épreuve consistera à refuser la fatalité de la nature en s'infligeant, sur l'ordre de Dieu, la circoncision, à savoir l'ablation du prépuce, qui a pour signification d'arracher l'homme à son animalité dans un domaine spécialement sensible. Des études sociologiques ont montré que ce rite a une importance telle aux yeux des Juifs de tous les temps que c'est le dernier qu'ils abandonnent quand ils s'éloignent de leur tradition. C'est, avec l'observance du repos hebdomadaire du Chabat, l'un des deux rites désignés sous le nom «d'alliance» entre les Juifs et Dieu.

Au même moment Abram change de nom pour devenir Abraham, et un nouveau défi aux lois de la nature vient concrétiser son changement de condition : il enfante un garçon, Isaac, alors qu'il a cent ans et son épouse Sarah quatre-vingt-dix ans.

A ce moment une nouvelle aventure historique se déploie : la civilisation de Sodome et Gomorrhe. Dans la tradition juive, le

caractère abominable de ses moeurs n'est pas à titre principal de nature sexuelle. Il s'agit plutôt d'une nouvelle version du temps du déluge, mais la violence est à présent de l'ordre d'un égoïsme féroce à l'égard du pauvre et de l'étranger. Ces gens vont être anéantis par le feu comme ceux du déluge par l'eau, mais cette fois-ci Dieu dispose d'un associé d'une autre valeur que Noé : Abraham va plaider pour sauver ces villes, alors que Noé s'était contenté de sauver sa famille et les animaux.

Le plaidoyer d'Abraham fournit une nouvelle indication sur le projet messianique. Il obtient en effet de Dieu l'assurance que chaque ville serait sauvée s'il y trouvait dix justes. Mais il ne s'agit pas d'éviter de punir l'innocent de la faute des coupables. Une nuance de vocabulaire montre que les justes dont il est question sont ceux qui oeuvrent, fût-ce au péril de leur vie, pour critiquer et corriger leurs concitoyens fautifs. Ceux qui, au contraire, cultivent leurs vertus sans s'occuper de la cité sont punis comme les autres. Dans le monde messianique, chacun doit se sentir responsable de tout devant tous. C'est là une des clés pour comprendre l'énigmatique livre de Job, ce juste que Dieu persécute. Son péché, selon plusieurs commentateurs, consistait à borner ses efforts à lui-même et à sa famille.

L'épreuve la plus dramatique et la plus connue qu'ait affrontée Abraham est le sacrifice de son fils Isaac. Ce fils miraculeux, qui doit être le père du peuple annoncé, Dieu demande sa vie. Abraham s'exécute, et au moment où il s'apprête à le mettre à mort, une voix céleste arrête son bras et un bélier apparaît, qu'Abraham égorge à la place de son fils.

Un parallèle s'impose avec le mythe grec d'Oedipe. On sait que son père Laios, averti

par un oracle qu'il serait tué par son fils, avait pris les devants et l'avait exposé à la mort. Si Oedipe en réchappe, c'est à l'insu de son père, qu'il tuera en effet. L'affrontement père-fils est cohérent, dans le monde grec, avec l'idée de l'éternel retour, de l'humanité sans histoire à la recherche d'une perfection esthétique intemporelle. Les Juifs respectent les valeurs grecques de clarté et de beauté, mais considèrent que la relation père-fils s'inscrit dans un mouvement, un passage de relais, une tâche à poursuivre, au lieu d'un affrontement.

C'est dans cet esprit que la tradition juive réunit sous la désignation de «pères» ou de patriarches, Abraham, son fils Isaac et son petit fils Jacob, dont les aventures sont relatées avec grand détail. Les Juifs les étudient et les commentent sans fin, car ils considèrent qu'elles ont une signification toujours vivante.

En particulier, chaque génération est marquée par des affrontements qui préfigurent les affrontements de civilisations des siècles qui suivront, et dont la résolution fait partie du projet messianique, dans la mesure où les personnages en cause incarnent des valeurs qui, pour être antagonistes, n'en ont pas moins les unes et les autres une vocation universelle.

Isaac a un demi-frère aîné Ismaël, né de Agar la servante égyptienne de Sarah. Abraham aime tendrement Ismaël, mais sur l'ordre de Dieu il l'écarte de la famille.

La tradition juive identifie Ismaël au monde arabo-musulman.

Jacob a un frère jumeau Esaii, et entre eux le droit d'aînesse est âprement disputé, au point de susciter des idées de meurtre. Pourtant ils finiront par se donner l'accolade. La tradition juive identifie Esaii à la civilisation romaine, au sens de l'empire

dont les normes, affirme-t-elle, régneront encore aujourd'hui sur le monde.

Un épisode de la vie de Jacob marque plus que tout autre l'identité de ses descendants : c'est le combat avec l'Ange. Dans la nuit qui précède sa rencontre très redoutée avec Esaii armé jusqu'aux dents, Jacob subit un corps à corps avec ce qu'il croit être un homme. Ce dernier ne réussit pas à avoir le dessus, et révèle sa nature d'envoyé de Dieu à l'aube. C'est alors qu'il annonce à Jacob qu'il s'appellera désormais Israël car, dit-il, tu as lutté avec les hommes et avec Dieu et tu as vaincu. «Isra-ël» vient en effet de deux racines hébraïques; la première évoque l'idée de domination, la seconde désigne Dieu en tant qu'horloger de l'univers; c'est la personnification des lois de la nature. Un premier sens d'Israël, cohérent avec les débuts d'Abraham, c'est celui qui est plus fort que l'instinct, plus fort que le destin astrologique.

Un autre enseignement suggère que cet ange était la représentation céleste d'Esau, la quintessence de la culture de Rome. Israël serait à ce titre celui qui ne cède pas devant les décrets iniques du Sénat et la férule des Légions.

Mais ces deux résistances ont un coût : Jacob en sort blessé à la hanche, et en souvenir de cet épisode la Torah interdira aux Juifs de manger le nerf sciatique des animaux. Nouvelle manifestation du caractère central des rites alimentaires.

Le dernier affrontement fraternel évoqué par la Genèse va se passer à l'intérieur même de la famille de Jacob, composée de douze fils, ancêtres des douze tribus. Joseph, favorisé par son père, est en butte à l'hostilité de ses frères, qui se résolvent à le faire disparaître. Il se retrouve en Egypte, et devient le premier ministre du roi, le Pharaon, alors qu'une succession de sept

années de prospérité et de sept années de famine vient bouleverser l'agriculture égyptienne. Sa gestion avisée permet d'affronter la disette. Comme celle-ci s'est répandue en terre de Canaan, Jacob envoie ses fils s'approvisionner en Egypte, et Joseph, qui les reconnaît, capture son jeune frère Benjamin par ruse. Juda (celui dont le nom donnera le mot juif) vient lui réclamer ce captif, précieux entre tous au vieux Jacob, en des termes explicitement pathétiques et sourdement menaçants.

Cet affrontement entre Juda, le Juif de l'intérieur, celui qui n'a jamais quitté Jacob-Israël, et Joseph, le Juif de l'ouverture, celui qui prête ses talents aux autres nations, est chronique parmi les Juifs. Mais comme les autres affrontements fraternels, il oppose deux attitudes l'une et l'autre nécessaires à la réussite du projet messianique. Une tradition affirme que le messie sera fils de Juda, mais il sera précédé par un autre messie, celui-là fils de Joseph.

Jacob va rejoindre Joseph en Egypte avec sa famille, au total soixante-dix personnes, et tout est en place pour que cette tribu devienne un peuple et reçoive son législateur, Moïse.

La loi de Moïse

1 - Israël et l'Egypte

Arrivés à soixante-dix avec Jacob et Joseph, les Juifs repartent d'Egypte deux siècles plus tard en une foule de plus de deux millions. C'est le passage de la famille au peuple, et la question se pose de savoir pourquoi il fallait que cette mutation se produise en Egypte.

Pour le comprendre, il faut partir de la remarque que la Bible tout entière a pour théâtre trois contrées, l'Egypte, Babel et Canaan, qui par leurs caractéristiques géographiques suscitent des civilisations contrastées.

L'Egypte est une longue oasis, irriguée avec une parfaite régularité par le Nil. C'est le lieu de la planète où la maîtrise de l'homme sur la matière est une évidence : par le dessin des canaux et le réglage de l'irrigation, le pouvoir politique peut décider du sort de l'agriculture. Aussi le Pharaon règne-t-il comme un dieu sur les choses, les bêtes et les gens. Tous les peuples de l'Antiquité, notamment les Grecs et les Romains, ont été fascinés par la puissance et la pérennité de l'empire d'Egypte.

Babel (à ne pas confondre avec la Tour du même nom) désigne une entité plus vague centrée sur la Mésopotamie et au périmètre variable au cours des temps. Les deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, ont des cours et des débits capricieux, et nulle part on ne retrouve une zone de sécurité comparable à l'Egypte. Aussi les habitants sont-ils condamnés à la mobilité et à l'échange. C'est un monde de pasteurs, et c'est là qu'Abraham est né.

Canaan est située à la charnière entre ces deux mondes. Cette petite contrée peut être transformée en un jardin s'il pleut suffisamment ou en un affreux désert si la pluie vient à manquer. Les hommes y ont spontanément les yeux tournés vers le ciel. Il est clair que l'Egypte évoque Caïn, et Babel son frère Abel. Leurs affrontements matérialisent au niveau des empires le conflit fondateur de l'histoire humaine, et leur réconciliation le projet messianique. Canaan sera tiraillée entre ces deux pôles, et c'est là que le peuple juif, acteur

essentiel de cette réconciliation, devait très logiquement être localisé.

Mais auparavant, il fallait qu'il fasse l'apprentissage de la gestion d'une multitude, ce à quoi la vie familiale ne prépare guère. Avant de concevoir des carrefours où l'agent connaît chaque conducteur, il importe de savoir régler la circulation, puis de mesurer les dangers de l'anonymat que cette pratique induit. C'est ce que les enfants de Jacob vont apprendre sous la férule du Pharaon.

Le caractère caïnique de l'Egypte se marque notamment par l'anonymat imposé à ses sujets. Les Egyptiens cités dans la Bible ne portent pas de nom propre (à une exception près, Putiphar, employeur puis beau-père de Joseph) mais seulement des noms de fonctions ("le préposé au pain", "le préposé aux boissons", etc.), au même titre que les esclaves représentés sur leurs fresques ont tous le même visage et ne diffèrent que par leurs outils.

Toutefois, l'Egypte biblique est en progrès par rapport à Caïn et à la Tour de Babel, autre monde de l'anonymat. Le Pharaon de Joseph a été attentif à ses recommandations et il accueille le patriarche Jacob avec bonté et respect. Il est vrai que la situation se dégrade lorsqu'apparaît un nouveau Pharaon "qui n'avait pas connu Joseph", et les persécutions commencent pour le peuple juif devenu entre temps très nombreux. Un dur esclavage lui est imposé, et le meurtre des enfants mâles est décrété. Mais de ces malheurs émergera le salut. Moïse enfant échappe à la mort grâce à la fille du Pharaon, et il passera les quarante premières années de sa vie dans un rôle de prince égyptien. Tel était l'homme dont la Bible nous dit qu'aucun autre prophète ne fut jamais plus proche de Dieu. Une éducation égyptienne lui était donc nécessaire.

Une autre manifestation de l'importance de l'Egypte est la patience avec laquelle le Créateur entreprit la conversion du Pharaon, par l'organe de Moïse et de son frère Aaron, au moyen des dix plaies qui dérèglèrent successivement tous les aspects de la nature, depuis les eaux souterraines jusqu'au cosmos. Et en effet, le Pharaon, qui niait l'existence de Dieu au début de ce processus, reconnaît ses péchés à son aboutissement, laisse partir le peuple juif et demande à Moïse sa bénédiction, comme son prédécesseur l'avait demandée à Jacob. La sortie d'Egypte est l'événement initiateur du projet messianique au niveau national, comme la conversion d'Abraham l'avait été au niveau individuel. Elle est célébrée avec une grande ferveur dans les familles juives lors de la soirée pascale, le "Séder", repas accompagné de nombreux rites qui viennent enseigner aux plus jeunes enfants leur identité d'esclaves libérés.

Les Juifs ne sont pas sortis d'Egypte les mains vides. Sur l'ordre exprès et répété de Dieu, ils emportent des objets d'or, des objets d'argent et des tissus précieux qui serviront à confectionner le Tabernacle, ce temple portatif du désert, où Moïse s'entretenait avec le Créateur (le veau d'or, nous le verrons, avait une autre provenance).

En revanche, ils n'emportent pas de pain levé. Ils rejettent la fermentation, force obscure qui dilate de gaz la pâte du pain, à l'image de l'orgueil qui enfle de vide l'idée que l'homme se fait de lui-même. Encore aujourd'hui, la fête de Pâque est précédée d'une élimination méticuleuse de tout levain, au profit du seul pain azyme, qui compose aussi les hosties catholiques.

Le contraste entre l'or et le pain apporte une nouvelle indication sur le projet messianique. L'or, le plus parfait des métaux, symbolise la victoire de la raison

sur la nature, et la présence de l'or égyptien dans le lieu le plus sacré pour les Juifs laisse entendre qu'ils n'ont aucune inhibition devant la science héritée des Grecs et des Romains, eux-mêmes héritiers de l'Égypte. Le progrès matériel fait partie du projet messianique, mais les ferments de tyrannie qu'il recèle doivent faire l'objet d'une vigilance constante.

2 - La révélation du Sinäï

Quelques semaines après son départ d'Égypte marqué par des prodiges tels que la traversée de la Mer Rouge et l'anéantissement de la cavalerie du Pharaon, qui entretemps était revenu sur son repentir, le peuple d'Israël entend la voix de Dieu proclamer dix paroles du haut du mont Sinäï dans un spectaculaire déploiement d'images et de sons. Ensuite, Moïse restera quarante jours sur la montagne pour écrire le texte de la Torah et pour recueillir tous les commentaires non écrits qui permettent de comprendre et de mettre en pratique les six cent treize commandements qu'elle contient. Pourquoi Dieu a-t-il privilégié dix paroles avec tant d'éclat ? Elles sont composées d'une présentation du divin locuteur ("Je suis l'Éternel, ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, d'une maison d'esclavage"), de quatre commandements de nature religieuse (interdiction des idoles, interdiction des faux serments, institution du repos hebdomadaire du Chabat, respect des parents), puis de cinq interdits de nature sociale (le meurtre, l'adultère, le vol, le faux témoignage, la convoitise). L'énigme consiste en ceci que ces divers impératifs figurent sous des formes voisines dans le reste de la Torah, sans qu'il leur soit conféré un relief particulier.

Une explication, parmi d'autres, mais qui rend compte une fois de plus de la visée messianique de la Torah, consiste à noter que les cinq derniers interdits ne sont pas au mode impératif mais au futur, et qu'en outre le dernier ("tu ne convoiteras pas") évoque plutôt qu'un interdit (est-il désirable de convoiter ?), un espoir, une promesse. Ces cinq paroles décriraient un monde réussi, d'où le meurtre, l'adultère, etc, aurait disparu, et qu'Israël a pour tâche de rendre possible. Les cinq premières paroles constitueraient alors la liste des conditions minimales pour qu'une telle réussite se réalise. On voit, sous cet éclairage, qu'il n'est pas question de dix "commandements" comparables aux sept commandements noahïdes (cf. p 9), avec lesquels on relève au demeurant plusieurs points communs, mais d'une véritable charte du projet messianique, d'où le caractère spectaculaire de sa proclamation. Il est à noter que, dans la première parole, Dieu se présente en faisant référence à l'Égypte, ce qui confirme l'importance de cette civilisation, mais pour souligner aussitôt son défaut : l'esclavage. Israël aura pour tâche de mettre en œuvre les vertus égyptiennes tout en protégeant la liberté de chaque personne.

Cette liberté est affirmée par la quatrième parole, qui concerne le Chabat. Du vendredi soir au samedi soir les Juifs pratiquants d'aujourd'hui observent un chômage d'une extrême précision, qui les écarte de toute action créatrice, jusqu'à leur interdire d'écrire, de cuisiner, de prendre un moyen de transport ou de porter un objet hors de chez eux. Un pareil carcan n'évoque guère la liberté, mais cette quatrième parole précise que les interdits s'appliquent aux serviteurs. Ces derniers sont ainsi arrachés à leur sujétion, au même

titre que leur maître qui, en s'imposant les mêmes contraintes, échappe pour un jour à la vie des affaires. La Torah prescrit de mettre cette disponibilité à profit pour célébrer des rites joyeux, repas de fêtes, chants et rencontres amicales.

3 - La sainteté dans la tradition juive

Outre le Chabat, la circoncision et la Pâque, la Torah comprend une multitude de prescriptions qui ont toutes pour visée la sainteté : sainteté de la pensée, exprimée par les deux premières paroles du Décalogue, sainteté de la parole, exprimée par la troisième, et sainteté des actes, illustrées par la quatrième et la cinquième paroles.

Mais l'idée de sainteté chez les Juifs diffère profondément de son acception courante. Tout d'abord, la sainteté juive n'évoque pas un état de perfection, une harmonie intemporelle. Il s'agit d'une façon de faire, d'un mouvement : "saint" signifie "séparé", séparé des excès de l'animalité et des violences du politique. La sainteté désigne des attributs et des comportements cohérents avec l'idéal messianique. L'ensemble des six cent treize commandements porte d'ailleurs une appellation caractéristique, la "halah'a" qui veut dire "marche". Il n'existe pas chez les Juifs d'hommes saints, de lieu saint ou d'objet saint. L'expression traduite par Terre Sainte se dit textuellement en hébreu "Terre de sainteté", expression qui signifie que la sainteté s'y épanouit mieux qu'ailleurs, mais elle n'a pas de propriété permanente particulière.

Par ailleurs la sainteté juive déborde largement le domaine proprement religieux. Les commandements traitent de

tous les aspects de la condition humaine, d'ordre privé ou public, d'ordre profane ou sacerdotal. Ils portent sur la vie familiale, l'agriculture, la vie des affaires, la justice, la guerre, en plus de la partie minoritaire qui traite du Temple, des prêtres et des fêtes.

Un aspect de la Torah est spécialement sensible chez le Juif pratiquant de toutes les époques, c'est le domaine de l'alimentation, caractérisé par deux familles d'interdits : la consommation de certains animaux, et le mélange de la viande et du lait.

Parmi les animaux terrestres, ne sont permis que les quadrupèdes qui ruminent et qui ont le sabot fendu, à savoir les bovidés, les ovins et les caprins; parmi les oiseaux la Torah indique une liste d'oiseaux interdits, principalement des rapaces ; parmi les animaux aquatiques, ne sont permis que ceux qui ont des nageoires et des écailles. En outre, quadrupèdes et oiseaux ne peuvent être mis à mort qu'au couteau, selon la technique très élaborée des sacrifices au Temple.

La séparation du lait et de la viande est un exemple caractéristique de la loi orale. Le reflet de cet interdit dans la Torah écrite se limite à l'expression "tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère", qui apparaît à trois reprises. Dans la pratique, il s'agit de bien plus que de chevreau et de lait de chèvre : toutes les viandes, sauf le poisson, doivent être cuites et servies à l'aide d'ustensiles indemnes de toute trace de laitage, et inversement. Cela entraîne la nécessité de deux batteries de cuisine et de deux services de table. En outre, pendant les huit jours de Pâque, des ustensiles indemnes de toutes traces de levain sont requis.

Les règles alimentaires ont pour conséquence l'existence d'un vaste domaine d'activités économiques, car le circuit de la viande est placé sous surveillance rabbinique

depuis l'abattage jusqu'à la vente finale, et toute nourriture élaborée et vendue au public doit porter la marque de sa conformité aux règles. De surcroît, les vins et les fromages relèvent d'exigences analogues.

Un dernier aspect des commandements caractéristiques des Juifs pratiquants concerne la vie conjugale. Les rapports sexuels sont interdits pendant une douzaine de jours après le début des règles, et ne peuvent reprendre qu'après l'immersion de l'épouse dans un bain rituel répondant à des prescriptions minutieuses. La présence d'un tel bain, édifice de pierres taillées aux dimensions précises, caractérise à travers les siècles une communauté juive de quelque permanence.

Cet énorme attirail réglementaire est inexplicable par le bon sens, impossible à justifier par les préoccupations d'hygiène. Il faut les rapprocher, encore une fois, du projet messianique, qui exige une vigilance de tous les instants pour sanctifier ce monde en n'en refusant aucun aspect. On peut songer aux règles de vie d'un musicien professionnel ou d'un sportif de haute compétition qui ne peuvent se permettre de vivre comme n'importe qui, avec cette différence que leurs rites ont tous des justifications explicables. C'est du moins ce que ressent l'auteur de ces lignes, qui s'efforce d'observer ces prescriptions de son mieux. Mais il s'en faut de beaucoup que tous les Juifs partagent ce point de vue, et ces divergences de vue ne datent pas d'hier, comme on va le voir à présent.

4 - Le veau d'or et les rébellions d'Israël

Trois jours après la traversée de la Mer Rouge, le peuple murmurait déjà contre

Moïse et voulait retourner en Egypte. L'esclavage a ses douceurs, notamment l'irresponsabilité. Cette nostalgie s'exprimera avec une violence particulière à l'occasion du péché du veau d'or.

Ce drame a été provoqué par un malentendu sur la durée du séjour de Moïse sur le mont Sinaï. Se croyant abandonnés, les Juifs demandent à Aaron de leur dresser une idole. Il réclame de l'or qu'il met à fondre, et il sort du creuset un veau qui répond à leur attente.

On associe usuellement le culte du veau d'or à celui des affaires et du lucre. C'est là un contresens. Le monde biblique du lucre est l'empire de Babel, dont la tradition juive nous dit que la divinité tutélaire était Mercure, le dieu romain des voyageurs et des voleurs. Le veau est ici un symbole égyptien, évocateur de l'immobilité terrienne. Beaucoup de commentateurs le rattachent au souvenir de Joseph, associé à l'image du taureau dans la bénédiction finale de Moïse («Joseph, taureau aîné superbe») et qui rappelle aux Juifs le temps où il faisait bon vivre en Egypte. C'est avec les bijoux personnels du peuple qu'Aaron a fondu la statue du veau et ces dons volontaires n'évoquent guère l'avarice.

L'Eternel informe Moïse, toujours sur le Sinaï, du culte du veau d'or, et lui annonce son intention d'anéantir le peuple, et de faire de lui Moïse un nouvel Abraham. Moïse plaide avec succès la grâce du peuple, mais après être redescendu il brise les tables gravées par Dieu, et fait exécuter trois mille meneurs. La tribu de Lévi, qui ne s'était pas associée à ce culte, reçoit le monopole de la prêtrise, auparavant destinée aux aînés de toutes les tribus.

Nous rencontrons là un exemple des violences qui jalonnent le destin d'Israël : violence de Dieu sur les hommes, dont le

déluge est le prototype, violence entre Israël et les autres peuples, violence des Juifs entre eux. Le projet messianique a pour fin la paix universelle et définitive, mais il se heurte à des obstacles. Comme pour le meurtre primitif de Caïn, le dialogue devrait éviter la violence, mais quand il n'a pas lieu ou ne suffit pas, le projet doit suivre son cours. Il faut faire la guerre à la guerre, violence à la violence, pour qu'il n'y ait plus ni violence ni guerre. Dramatique ambiguïté, car du point de vue de chacun des camps, toutes les guerres sont justes. Mais que faire si l'on se considère, comme Moïse et Israël, personnellement responsable du projet ? La réponse est encore une fois la sainteté, mais l'expression de guerre sainte, à juste titre, fait peur.

5 - L'épreuve du désert

Après le veau d'or, le peuple juif reçoit de nouvelles tables de la loi. Mais les affrontements vont continuer. L'un d'entre eux, l'épisode des explorateurs, va peser d'un grand poids. La terre de Canaan, promise aux patriarches et destination des rescapés d'Égypte, n'était qu'à quelques jours de marche du Sinaï. Le peuple réclame à Moïse une opération de reconnaissance des lieux, et Moïse choisit douze guerriers, un par tribu, pour cette mission. Sur les douze, dix reviennent avec une description effrayante de la terre et de ses habitants actuels. Le peuple est désespéré, et Dieu en conclut qu'il est trop imprégné de son récent destin d'esclaves pour assumer les charges d'une existence économique et politique normale, et il le condamne à errer quarante ans dans le désert jusqu'à ce que tous les hommes qui

avaient plus de vingt ans lors de la sortie d'Égypte soient morts.

Le récit biblique ne porte que sur les deux premières et sur la dernière année de ce séjour. Aucun événement particulier n'est signalé durant les trente-sept ans intermédiaires, mais des indications précises sont données sur le mode de vie dans le désert. Il est permis de le qualifier de nomadisme extrême. A la manière d'une barre de métal que l'on remet droit en la ployant dans l'autre sens, les Juifs vont être énergiquement soignés contre les tares des sédentaires contractées en Égypte.

Cette foule considérable (six cent mille hommes de plus de vingt ans, plus les femmes et les jeunes) marchait en colonne, groupés par tribus, la tribu de Lévi transportant le temple démontable, le Tabernacle, et les objets du culte. Quand le mouvement s'arrêtait, le camp s'installait en carré autour du Tabernacle. Un nuage les guidait le jour, une colonne de feu la nuit. Mais ils ne savaient jamais pour combien de temps ils étaient installés. Cela pouvait durer quelques jours ou plusieurs années. Si mobiles que soient les nomades, ils organisent leurs déplacements. Cette possibilité n'existait pas pour les Juifs.

Par ailleurs, les peuples nomades ont une vie économique. Les caravanes arabes se rencontraient dans les caravansérails, vastes auberges où s'échangeaient les marchandises. Rien de tel pour les Juifs dans le désert. Ils étaient alimentés par une pluie de nourriture miraculeuse, la manne, qui tombait tous les jours sauf le Chabat en quantité juste suffisante pour chacun. Les souliers ne s'usaient pas et les vêtements grandissaient avec les enfants. En outre, pendant toutes ces années, ils n'eurent aucun contact avec d'autres peuples.

Le projet messianique en acte

Voilà donc une nation qui n'a ni problèmes économiques, ni problèmes de politique étrangère, qui sont les deux justifications majeures de tout pouvoir gouvernemental. Un adage juif décrit le roi comme celui qui s'occupe du pain et de la guerre. Les sujets acceptent son joug parce qu'il les protège de la faim et de l'agression. Moïse n'avait pas ces prétextes.

Le traitement fut efficace, si l'on en juge par l'admiration que le camp d'Israël inspira au prophète Bileam, lorsqu'au terme de ce séjour les Juifs se heurtèrent à d'autres peuples. Bileam est un prophète non juif, plus proche de Dieu que Moïse lui-même, que l'un des rois de la région avait sollicité pour maudire les Juifs dont il redoutait la puissance guerrière. Bileam multiplie sacrifices et sortilèges, s'efforce de répondre à la demande qui lui est faite, mais ne peut prononcer que des bénédictions. On lui doit en particulier cette sentence, souvent gravée au fronton des synagogues d'aujourd'hui : "Que tes tentes sont belles, Jacob, tes demeures, Israël".

Les commentateurs se demandent ce qui a pu inspirer Bileam, et ils donnent cette réponse surprenante : il a observé que les ouvertures des tentes n'étaient pas les unes en face des autres, ce qui protégeait l'intimité de chaque famille.

Politologue compétent, Bileam savait que pour maintenir l'ordre dans une foule, surtout si les prétextes guerriers ou économiques font défaut, un système policier est indispensable, fondé sur la surveillance des uns par les autres. Rien de tel dans ce camp, ce qui suggère que chaque famille porte par elle-même les exigences morales de tous. C'est une autre définition de l'idéal messianique : le peuple d'Israël va dans la suite mettre ces vertus à l'épreuve de l'installation sur sa terre.

Sous la conduite du successeur de Moïse, Josué, les Juifs vont peu à peu occuper la terre promise à leurs ancêtres, et donc se sédentariser. Les hommes concernés sont nés dans le désert, où ils ont appris la Torah, et ils auraient dû mettre en oeuvre ses enseignements et fonder aussitôt une nation messianique. Ce n'est pas ce qui s'est produit, et après de nombreuses péripéties, les Juifs ont été chassés de leur terre, successivement par Babel, en -722 et -586, et par Rome aux premiers siècles de notre ère. La question de savoir si ce dernier épisode a mis fin au projet juif sera examinée dans la deuxième partie de cet ouvrage. Dans la présente partie, je voudrais expliquer ce qui aurait dû se produire lors de l'installation des Juifs, c'est-à-dire comment fonctionne une nation selon la Torah.

Cette présentation des principes offre l'intérêt que beaucoup d'entre eux ont été effectivement mis en oeuvre au moins par périodes, et que leur ensemble livre, sur le gouvernement de tous les peuples, dans tous les temps, des objets de réflexion encore actuels.

Par ailleurs, de nombreuses pratiques qui prenaient tout leur sens dans un Etat juif selon la Torah sont encore observées par les Juifs d'aujourd'hui. C'est le cas des fêtes, et notamment la plus connue, Yom Kippour.

Nous examinerons successivement le Temple, les fêtes, l'agriculture, la justice et l'institution royale.

1 - Le Temple

Pendant plusieurs siècles après la sortie de l'Égypte, c'est le Tabernacle du désert qui servit de Temple, installé successivement dans plusieurs localités de Canaan. Après la conquête de Jérusalem par le roi David, celui-ci conçut le projet d'un Temple de pierre, qui fut construit par son fils Salomon. Quelques siècles plus tard, il fut détruit par Nabuchodonosor, et reconstruit au bout de soixante-dix ans. Il fut finalement détruit par les Romains en 70 de l'ère chrétienne.

Ces édifices furent chaque fois plus majestueux, mais le plan fut immuable : il s'agissait d'enceintes successives, allant de la plus profane, où femmes et visiteurs étrangers étaient accueillis, jusqu'à la plus sacrée, le Saint des Saints, où se trouvait l'Arche d'alliance contenant les tables de la loi, et où seul le Grand prêtre avait accès, et encore une seule fois par an. A mi-chemin, un parvis où se trouvait l'autel des sacrifices, domaine exclusif des prêtres.

Les rituels qui s'y tenaient étaient nombreux et variés, mais leur finalité peut se résumer en peu de mots : il s'agissait d'arracher les hommes aux sujétions de la nature et à leurs péchés involontaires, et de gérer l'identité collective de la Nation à l'abri des urgences et des contraintes du politique.

En langage traditionnel, ces missions se situent aux frontières du *pur* et de l'*impur*, et du *sacré* et du *profane*. La notion d'impureté ne renvoie pas à des souillures matérielles, mais à l'animalité de l'homme, concrétisée par certains mécanismes dont il est le siège (notamment les écoulements génitaux masculins et féminins) et par le contact avec la mort. Un reste des rituels de purification du Temple peut s'observer dans le maniement du goupillon aux enterrements catholiques.

Les moyens mis en œuvre étaient pour l'essentiel des repas, composés de viandes mais aussi de végétaux, de vin, d'huile, d'eau, et même de sel, offerts par de simples fidèles ou par des dignitaires, et consommés, selon les cas, par les prêtres ou par les donateurs, les plus sacrés étant intégralement brûlés, "parfums agréables à Dieu".

Ces repas et les gestes qui les accompagnaient devaient être sans défaut : les animaux offerts ne devaient pas avoir la moindre tare, et les prêtres ne devaient pas commettre le moindre impair dans leur rituel, pas même en pensée. Au demeurant, seuls les prêtres d'une apparence physique parfaite étaient autorisés à officier au Temple.

Ce dernier détail met bien en relief la différence entre la pureté et le sacré. Les prêtres écartés du culte n'étaient pas pour autant considérés comme impurs; mais ils n'étaient pas acceptables pour matérialiser cette vie sociale de rêve, encore que tout-à-fait concrète, qui faisait du Temple le conservatoire vivant de l'identité collective. Toute violence n'était pas absente dans ce lieu de paix, puisque les animaux y mouraient en grand nombre ; mais à travers eux mourait symboliquement la mauvaise part de l'homme, celle qui se révèle par ses péchés involontaires et par ses impuretés rituelles.

Par ailleurs, manifestant d'une autre manière la recherche par les Juifs de la maîtrise des mécanismes de la nature, les sacrifices ponctuaient l'écoulement du temps : sacrifices quotidiens, hebdomadaires (pour célébrer le Chabat), mensuels (pour la nouvelle lune), annuels (pour chacune des fêtes).

L'existence du Temple et son fonctionnement ont joué un rôle si central dans la conscience collective des Juifs que son prestige a toujours dépassé celui des rois, et que sa

disparition donne lieu encore aujourd'hui à trois jours de jeûne et de deuil aux dates anniversaires des étapes de sa destruction.

Mais pour autant, le statut politique du peuple d'Israël n'a jamais été celui d'une théocratie. On désigne en général par ce mot le gouvernement des prêtres. Or, les prêtres et leurs assistants les lévites appartenaient à la tribu de Lévi, qui n'avait pas reçu de province en partage lors de la distribution du territoire par Josué, mais seulement quelques villes de refuge pour les meurtriers involontaires. Les prêtres, dont la dignité était donc exclusivement héréditaire, ne jouissaient d'aucune prérogative en dehors du culte ; encore aujourd'hui leurs descendants bénéficient de quelques privilèges honorifiques dans le rituel des synagogues. Ils n'avaient pour ressource permanente qu'un prélèvement d'environ 2% des récoltes. Les lévites, quant à eux, beaucoup plus nombreux, avaient collectivement droit à 10% de ces récoltes. Mais aucun collecteur d'impôt ne gérait cette distribution. C'était affaire de pitié des donateurs et de débrouillardise des bénéficiaires.

Par ailleurs, l'ensemble du peuple était étroitement associé à la vie du Temple : les prêtres habitaient dans tout le pays, et n'étaient de service que deux fois une semaine par an. Lorsque c'était le cas, les habitants de leur région les accompagnaient ou célébraient chez eux différents cultes destinés à vivre avec eux ces jours solennels.

Enfin, tous les Juifs devaient au moins une fois par an se rendre à Jérusalem à l'occasion des fêtes.

2 - Les Fêtes

Les fêtes que l'on célébrait au Temple se regroupent en deux catégories : les fêtes

dites de pèlerinage : Pâque, la Pentecôte et "Soucoth" (cette dernière n'a pas d'équivalent dans la liturgie chrétienne), et les solennités d'automne : Roch Hachana et Yom Kippour.

Tout Juif était tenu à venir à Jérusalem pour au moins l'une des fêtes de pèlerinage, et nous verrons plus loin que les lois agricoles lui imposaient le financement de ce déplacement. Ces agriculteurs étaient donc contraints de se renomadiser périodiquement.

La Pâque, que j'ai déjà évoquée, est la fête du printemps, et l'anniversaire de la sortie d'Égypte. Elle était marquée au Temple par un grand afflux de familles venues sacrifier et consommer l'agneau rituel.

La Pentecôte, cinquante jours plus tard, est la fête des prémices de la récolte, et l'anniversaire du don de la Torah sur le Mont Sinaï. Elle était marquée au Temple par l'offrande de deux pains levés, ce qui exprimait qu'armé de la Torah l'homme n'a plus peur du levain, éliminé à Pâque.

La fête de Soucoth, cinq jours après Yom Kippour, est la fête des récoltes terminées, et la commémoration du séjour dans le désert. Ce dernier aspect est symbolisé par le fait que les Juifs étaient et sont toujours invités à quitter pour une semaine leurs maisons en dur pour aller habiter des cabanes (en hébreu : "soucoth"), recouvertes d'un toit fragile fait de débris végétaux.

Roch Hachana célèbre l'anniversaire de la création. C'est le jour où les hommes sont appelés en jugement devant Dieu, et le rite caractéristique est une série de sonneries d'une corne de bélier, le "chofar".

Yom Kippour, dix jours plus tard, conclut la période de jugement inaugurée à Roch Hachana. C'est un jour marqué par le jeûne, et caractérisé au Temple par une série de gestes spectaculaires accomplis par le grand

prêtre en personne, notamment l'envoi dans le désert du fameux bouc émissaire, sur lequel il avait préalablement confessé les fautes du peuple.

Le cycle de ces fêtes véhicule des significations directement reliées au projet messianique, à savoir la fraternisation entre sédentaires et nomades, et l'universalisme.

Sur le premier point, il faut noter que les dates de fêtes se réfèrent au calendrier lunaire. Mais comme elles ont une définition à la fois historique et agricole, il faut qu'elles aient lieu à une saison déterminée, ce qui n'est pas possible avec l'année de douze lunes (celle de l'Islam), plus courte de quelques jours que l'année solaire. Aussi les Juifs ajoutent-ils, un peu plus d'une année sur trois, un treizième mois à leur année. Leurs mois sont donc lunaires, comme ceux des nomades, et leurs années solaires, comme celles des sédentaires.

Sur l'ouverture aux autres nations, on remarque qu'il existe deux points de départ du calendrier juif, décalés de six mois : Pâque et Roch Hachana. A Pâque, les Juifs s'arrachent à l'Égypte pour vivre en complète autonomie, puis ils reçoivent la loi divine à la Pentecôte, et enfin reçoivent les nations chez eux à Soucoth. En effet, les cabanes sont ouvertes à tout être humain, et soixante-dix taureaux étaient sacrifiés au Temple par référence explicite aux soixante-dix nations. Roch Hachana est situé d'emblée dans l'universel, puisque cette fête fait référence à la création de l'homme. A Yom Kippour, l'existence de deux boucs identiques, entre lesquels un tirage au sort décidait lequel serait rejeté au loin en tant que bouc émissaire alors que l'autre serait solennellement sacrifié au Temple, est une référence directe à Caïn et Abel, divisés, on s'en souvient, par une question de sacrifice refusé.

Deux autres fêtes ont été ajoutées après la clôture de la Bible : H'anouca et Pourim. Il en sera question plus loin.

3 - Les lois agricoles

La condition d'agriculteur expose le Juif à diverses tentations, en particulier s'il devient riche : l'égoïsme, l'orgueil, l'oubli du projet d'Abraham, comme Moïse l'indiquait avec inquiétude dans son dernier discours. Diverses dispositions de la loi visaient à combattre ces périls.

Nous avons déjà abordé la question de la dîme destinée aux lévites. Une deuxième dîme venait s'ajouter à la première, qui avait selon les années deux usages : ou bien elle devait être consommée à Jérusalem, ou bien elle était donnée aux pauvres.

De plus, les opérations de récoltes devaient laisser place à des ressources pour ces mêmes pauvres : un coin de chaque champ, la glanure, la gerbe oubliée, et les grains épars de la vigne.

Quant à l'orgueil de celui qui peut se croire maître de la nature, il était contenu par un certain nombre de prescriptions et d'interdits : offrir au Temple les prémices de sa récolte et de son troupeau, ne pas consommer les fruits des premières années d'un arbre, et respecter la particularité des espèces : ne pas semer sur un même sol des graines hétérogènes, ne pas atteler à la même charrue un bœuf et un âne, et ne pas porter un vêtement tissé de lin et de laine.

Ce dernier interdit, souvent considéré comme un des plus énigmatiques de la Torah, a été mis en relation, une fois de plus, avec Caïn et Abel. Le lin, en effet, est un végétal produit par l'agriculteur, et la laine le produit du pasteur. Cet interdit signifierait alors qu'il faut se garder de croire qu'une

relation purement technique et économique constitue un dialogue vraiment humain. Chacun doit s'exprimer et écouter autrui sans se limiter à des relations utilitaires. Il est à noter que ce texte suit immédiatement l'impératif : "tu aimeras ton prochain comme toi-même". Le théologien André Neher disait : il serait plus judicieux de traduire : tu aimeras ton *lointain* comme toi-même, autre énoncé du projet messianique.

Dernier domaine notable, et non des moindres, les années chabatiques. Une année sur sept, toute activité agricole était interdite et les fruits de la terre abandonnés à qui en voulait. Les conditions de vie du désert étaient ainsi reconstituées. Enfin, tous les cinquante ans, le Jubilé devait entraîner le retour des terres à leurs propriétaires primitifs lors du partage à la sortie du désert. Les péripéties de la vie économique étaient ainsi gommées deux fois par siècle.

4 - La Justice

Le juge constituait, avec le prêtre, le deuxième pilier de la vie collective selon la Torah. Lorsque Jethro, beau-père de Moïse, vint le visiter au pied du Mont Sinäï, il le trouva jugeant seul le peuple jour et nuit. C'est sur son conseil que Moïse se résolut à déléguer à d'autres la partie répétitive de cette fonction véritablement divine, pour se réserver les cas faisant jurisprudence.

La loi orale introduit une distinction entre jugements d'argent et jugements criminels, qui ne recouvre pas la distinction usuelle entre civil et pénal. En effet, les vols et les coups et blessures étaient réglés par indemnisation des victimes (c'est le sens de la fameuse loi dite "du talion" : "tu prendras

œil pour œil, dent pour dent" : cette formule veut dire que le dédommagement doit être équitable). Tous les jugements d'argent étaient rendus par des tribunaux de trois membres, plus ou moins spécialisés selon la nature des procès.

Lorsque la peine de mort était envisagée, le tribunal compétent était composé de vingt-trois juges. De nombreux cas de peine capitale sont prévus par la Torah, mais les conditions requises pour qu'elles soient appliquées sont si nombreuses qu'il est dit qu'un tribunal qui condamne une fois à mort en soixante-dix ans est composé de destructeurs.

Enfin l'instance suprême était constituée par le Sanhédrin de soixante-et-onze membres, qui était bien plus qu'un tribunal. Il servait de cour de cassation aux autres instances, mais c'était principalement une académie et même un parlement, où la loi orale était débattue et adaptée aux exigences de l'heure.

Cette justice était populaire, et elle échappait à toute bureaucratisation. Les juges étaient cooptés exclusivement en raison de leurs compétences appréciées par leurs pairs. Il n'y avait ni ministère public ni avocats. Le rôle essentiel était joué par les témoins, même en matière criminelle, et la défense de l'accusé devait être assurée par l'un des juges. Si un tribunal condamnait un accusé à l'unanimité, celui-ci était acquitté. L'idée sous-jacente est qu'il n'était pas jugeable puisqu'il n'était pas défendu.

Je cite cette surprenante disposition car elle est illustrative de la protection dont bénéficiaient les justiciables, au nom de l'idée qu'il vaut mieux laisser courir mille coupables que de condamner un innocent. Dieu se chargera des cas trop difficiles pour des magistrats de chair et de sang.

5 - Le Roi

L'organisation de la société qui ressort des indications précédentes est à l'extrême opposé de l'Etat-nation tel qu'il s'est imposé dans le monde moderne depuis le quinzième siècle. Il n'y est nulle part question de pouvoir exécutif, à l'exception d'un corps de policiers aux ordres des magistrats. Les pouvoirs économique, administratif et judiciaire étaient entre les mains de particuliers, tous réputés instruits de la loi et soucieux de l'appliquer. J'ai coutume d'appeler ce dispositif la structure holographique du peuple d'Israël : dans un hologramme, chaque point du cliché contient toute l'image.

Il existe bien un sommet à cette société, qui a les attributs des monarques héréditaires porteurs de l'identité collective : c'est l'ensemble constitué par les prêtres et le Temple. Mais, on l'a vu, cette instance n'a que des attributs rituels, aucun pouvoir politique. De façon significative, les frais du Temple étaient couverts par une taxe rigoureusement égalitaire entre tous les hommes de plus de vingt ans, et la somme reçue servait à entretenir les bâtiments et à payer les sacrifices quotidiens. Accessoirement, le total servait à dénombrer la population, car il était défendu de compter les hommes directement ; toujours le respect des visages. Chaque Juif était un copropriétaire à égalité du culte sacerdotal.

Pourtant, la Torah prévoit la possibilité que le peuple se donne un roi. C'est un point controversé de savoir si c'est une tolérance ou une obligation, mais même dans ce dernier cas, l'institution royale est considérée avec méfiance, et beaucoup de limitations sont imposées à son pouvoir. Le souvenir de la tyrannie égyptienne est directement évoquée dans ce contexte.

Le motif principal de l'institution d'un roi

est la guerre, qui demande une autorité centrale et des mesures d'exception. La tradition distingue deux sortes de guerres : les guerres obligatoires et les guerres facultatives.

Les premières comprennent les guerres de défense contre une agression extérieure, l'extermination des Amalécites et la conquête de la Terre Sainte. Les secondes sont les guerres préventives, que le roi ne pouvait décider qu'avec l'accord du Sanhédrin.

Les Amalécites constituent une peuplade qui s'est faite connaître en se jetant sur les Juifs dès la sortie d'Egypte, et qui leur porte une exécration éternelle. Haman, le méchant conseiller d'Assuérus dans le drame d'Esther, en fait partie.

La conquête de la Terre Sainte devait s'accompagner de l'élimination des habitants précédents, condamnés par Dieu lui-même. Toutefois Josué n'a pas mis cet ordre à exécution, sauf lors de la chute miraculeuse de Jéricho, et il a laissé le choix aux populations concernées entre l'exil et le maintien sur place à condition qu'ils observent les lois noah'ides.

De toute façon, la guerre prévue par la Torah est étrange, car en étaient dispensés ceux qui avaient pris femme dans l'année, ceux qui avaient acquis une maison ou une vigne dans l'année, et tous ceux qui avaient peur. Un adage affirme qu'avec ces conditions, sur six cent mille guerriers potentiels, il n'en restait plus que quatre. Mais quels guerriers...

En dehors de son rôle de chef des armées, le roi devait être un fidèle serviteur de la loi, modeste et respectueux de chacun de ses sujets.

Voilà donc l'Etat idéal qui concrétiserait le projet d'Abraham et la loi de Moïse. Ce qui s'est passé après la traversée du désert fut assez différent.

Les récits de la Bible

Douze siècles se sont écoulés entre l'entrée des Juifs en Canaan (vers 1100 avant JC) et la destruction du deuxième Temple (en 70 de notre ère), c'est-à-dire la durée qui nous sépare de Charles Martel. Raconter tout cela en détails ne serait pas raisonnable, et il se trouve que ce serait inutile. Mon propos est en effet de faire comprendre qui sont, dans leur diversité, les Juifs d'aujourd'hui et, autant les indications qui précèdent sont profondément gravées dans leur mémoire collective, autant la plupart des événements visés ici leur sont à peu près inconnus, même ceux qui sont rapportés par la Bible.

Car, si surprenant que cela puisse paraître, les Juifs les plus instruits de leur tradition connaissent très peu la Bible, à l'exception du Pentateuque, et d'un choix de psaumes retenus dans les rituels de prière, de cinq petits livres lus publiquement lors des solennités annuelles (Esther, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, Ruth et les Lamentations)). Les textes des prophètes sont très présents, mais sous forme d'extraits et de citations.

N'ont donc joué un rôle dans l'élaboration de l'identité juive que quelques épisodes de cette longue histoire et quelques personnages, fortement mythifiés par la répétition de leur mention rituelle.

Je présente, afin de situer ces derniers aspects, une chronologie sommaire.

1 - Des désordres prolongés et des succès éphémères

Le temps des Juges : pendant plus de deux siècles après leur arrivée en Canaan, les Juifs vivent dans leurs tribus respectives

sans grande unité politique. Ils sont en rapport avec les roitelets locaux, auxquels ils font la guerre de façon sporadique mais dont ils adoptent volontiers les cultes idolâtres sans pour autant renier tout à fait la Torah. Une nation guerrière mieux organisée que les autres leur mène la vie dure : les Philistins, qui inspireront aux Romains le nom de Palestine après la destruction du royaume d'Israël. Quand l'urgence s'imposait, les Juifs refaisaient leur unité autour d'un chef de guerre, le Juge. Au dernier d'entre eux, Samuel, le peuple réclame un roi "pour que nous soyons comme les autres peuples".

Les rois de l'unité : Saïl, David et Salomon. Samuel cède à cette demande, et couronne un vaillant guerrier, Saïl, non sans avoir dépeint l'institution royale en termes effrayants ("il prendra vos fils pour ses chars et pour ses champs et vos filles comme servantes"). A Saïl, personnage fascinant mais énigmatique, succède le roi David, qui consolide l'unité du peuple et conquiert Jérusalem, lieu mythique du sacrifice d'Isaac. Salomon son fils, roi sage et pacifique, y construit le premier Temple.

La scission : après la mort de Salomon, son royaume se coupe en deux : au Nord, le royaume d'Israël (ou d'Ephraïm), capitale Samarie (aujourd'hui Naplouse) ; au Sud, le royaume de Juda, capitale Jérusalem, où ne subsistent que deux tribus sur douze, Juda et Benjamin. Il est significatif que l'un des royaumes évoque un fils de Joseph et l'autre Juda, perpétuant ainsi le clivage interne à la famille de Jacob. Les deux royaumes vivront séparément et se feront occasionnellement la guerre. Le premier disparaîtra en -722 (ce sont les fameuses dix tribus perdues), le second est conquis cent-cinquante ans plus tard par Nabuchodonosor, roi de Babel, qui détruira le Temple.

Le premier exil : les Juifs sont en majorité emmenés en terre de Babel et la plupart s'y trouvent si bien que lorsque le retour sera permis et le Temple reconstruit, une majorité refusera de revenir. Une vie juive prend naissance en Diaspora, avec l'invention du culte synagogal caractérisé notamment par la lecture hebdomadaire et publique de la Torah.

Le second Temple : la restauration du royaume juif fut relativement heureuse, jusqu'aux conquêtes d'Alexandre le Grand. Celui-ci fut bien accueilli par les Juifs (le prénom d'Alexandre a toujours été fréquent parmi eux), ce qui confirme la bonne entente entre Juifs et Grecs. Cette bonne entente fut couronnée par la traduction de la Bible en grec, dite "la Septante", car la légende l'attribue à soixante-douze rabbins commandités par un successeur d'Alexandre. Un souverain perse hellénisé, Antiochus, mit fin à cette harmonie en persécutant les Juifs et en souillant le Temple. Une famille courageuse, les Hasmonéens, résiste victorieusement ; c'est cet événement que commémore la fête de H'anouca.

Aux Grecs succédèrent les Romains. Les institutions juives, aussi bien le Temple que la monarchie, étaient entrés dans une grave décadence, qui aboutit à la disparition du Temple puis de toute autonomie juive entre 70 et 135 de notre ère.

Revenons à présent sur les aspects toujours vivants dans la mémoire des Juifs.

2 - Le roi David et les Psaumes

Du petit berger qui vient à bout du géant philistin Goliath au vieux monarque qui se réchauffe dans les bras de la jolie Abichag,

la vie de David est marquée par la violence et la sensualité, ce qu'a magnifiquement fait comprendre Michel-Ange dans la statue qu'il lui a consacrée. Voilà qui n'évoque guère la sainteté. Mais les Juifs aiment le roi David parce qu'en plus de sa force d'âme, ce fut un musicien et un poète. Si les Juifs ont été à peu près absents des arts plastiques jusqu'au XX^{ème} siècle, ils ont au contraire manifesté dans toutes leurs générations un goût très vif pour la poésie et la musique.

On attribue au roi David le livre biblique des Psaumes, bien qu'il n'ait signé que la moitié environ de ce recueil de cent-cinquante poèmes. Ils sont très variables en longueur (de deux à cent-soixante-seize versets) et par les thèmes abordés : exaltation de la gloire divine (le mot "halleluya" vient de là), lamentations sur les malheurs du peuple juif, éloge de la Torah et de son étude, expression du repentir personnel de l'auteur. Partout se manifestent, outre un maniement merveilleux de la langue hébraïque, une foi et un enthousiasme enflammés.

De nombreux psaumes figurent dans le rituel des prières juives, ainsi que dans la plupart des cultes chrétiens.

3 - Le roi Salomon et sa sagesse

Les œuvres attribuées à Salomon sont, elles aussi, entrées dans le patrimoine de l'humanité : il s'agit du Cantique des cantiques ("Qu'il m'embrasse des baisers de sa bouche..."), du livre des Proverbes (recueil de maximes), et de l'Ecclésiaste ("Vanité des vanités...").

Le premier est un grand poème amoureux qui rapporte le dialogue d'un berger et de sa belle, et que la tradition juive

interprète comme une allégorie des relations entre Dieu et le peuple d'Israël. Il est lu dans beaucoup de synagogues à l'entrée du Chabat, le vendredi soir, car la métaphore conjugale est souvent évoquée pour qualifier les délices chabatiques. Il est lu partout à Pâque.

L'Ecclésiaste, quant à lui, est un texte étrange, au ton désabusé, presque désespéré, qui énumère tout ce qui fait rêver les hommes, y compris les plus vertueux : la fortune, les plaisirs des sens, le pouvoir, la sagesse elle-même, et la conclusion revient comme un refrain : moi Salomon, j'ai connu tout cela, et je puis vous dire : ce n'est que vanité et poursuite du vent. La présence de cette méditation dans la Bible est expliquée par l'avant-dernier verset : "Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme". Autrement dit, il faut désespérer de trouver du sens dans une perfection quelle qu'elle soit, si ce n'est en s'associant aux projets de Dieu. L'Ecclésiaste est lu dans les synagogues à Soucoth.

La légende rapporte que ces trois textes jalonnent le règne glorieux et pacifique du roi Salomon : le chant d'amour dans sa jeunesse, la morale à l'apogée de son pouvoir et la mélancolie au soir de sa vie.

4 - Les prophètes

Dans la mesure où le projet assigné à Israël était de créer en Canaan un régime politique qui soit un exemple pour tous les royaumes de la terre, l'échec fut patent. A trois ou quatre exceptions près, les rois de Samarie et de Jérusalem furent infidèles à la Torah, idolâtres, violents, y compris contre les autres Juifs. Mais le message

d'Abraham et de Moïse s'exprimera par un autre canal, celui des prophètes.

Le mot lui-même, qui veut dire en grec "celui qui prédit", est trompeur. Le prophète juif n'est pas un devin. C'est un contestataire politique, qui rappelle les rois et le peuple à leurs devoirs et les met en garde contre le courroux divin, jusqu'à annoncer la chute de Jérusalem. Ils s'expriment sous l'effet d'une irrésistible inspiration divine, généralement contre leur gré, et ils assortissent leurs appels de gestes spectaculaires pour étonner et retenir l'attention.

La Bible fait état de nombreux prophètes, mais seulement quinze d'entre eux ont laissé des textes : Isaïe, Jérémie et Ezéchiel, et douze autres, appelés "petits" en raison de la faible longueur de leurs écrits, notamment Jonas, l'homme de la baleine. Il est à noter, et c'est le cas pour ce dernier, que leurs messages s'adressent à d'autres peuples qu'Israël.

Les critiques des prophètes à l'égard de leurs contemporains comprennent l'accusation d'idolâtrie, la condamnation d'alliances politiques funestes, mais aussi la mise en cause du culte des sacrifices au Temple dans la mesure où il dégénère en un ritualisme magique. Isaïe est particulièrement éloquent sur ce registre, mettant au-dessus des rites le devoir d'assistance aux plus démunis.

Ces rappels des impératifs moraux dans la vie sociale ont conduit tous les théoriciens des sciences politiques à placer "les prophètes d'Israël" parmi les sources des conceptions modernes de l'Etat, dans la mesure où les premiers ils ont placé la singularité des personnes au-dessus de l'inévitable anonymat de l'ordre collectif. Par là, le projet d'Abraham a fait quelque chemin.

Mais ce n'est pas ainsi que les Juifs fréquentent leurs prophètes. Ils ne les étudient pas comme des auteurs et ignorent en général leur biographie et leur œuvre dans sa cohérence. Ils n'en connaissent bien que les nombreux extraits inclus dans le rituel des prières et les chapitres lus à la synagogue après ceux de la Torah. Les Juifs retiennent spécialement les passages où, après avoir décrit les châtements qui vont s'abattre sur le peuple s'il persiste dans ses errements, les prophètes annoncent la réconciliation finale et l'avènement du Messie.

5 - La rencontre avec Babel et la fête de Pourim

Pourim, c'est le carnaval des Juifs. En février ou mars, il est donné lecture publique du livre d'Esther ; les enfants sont déguisés, un grand bruit souligne chaque apparition du nom du méchant Haman, et on organise un festin où il est recommandé de s'enivrer un peu.

L'histoire d'Esther est bien connue par la tragédie de Racine, mais la lecture que celui-ci fait du livre biblique est différente, et même très éloignée sur certains points de la lecture juive.

Installé dans l'empire de Babel à la suite de la destruction du premier Temple, le peuple juif en exil est menacé d'extermination par le roi Assuérus conseillé par son ministre Haman. Mais le roi est marié à Esther, nièce d'un dignitaire juif, Mardochée, et celle-ci va déjouer les projets d'Haman et permettre aux Juifs d'échapper à leurs ennemis. Ce récit rappelle les persécutions du Pharaon d'Égypte, les plaies et le salut final. Mais tout est différent, aussi bien du point de vue des empires concernés que de celui du destin juif.

En Égypte, le pouvoir est pétrifié, monumental, et personne ne porte de nom. A Babel, Assuérus a succédé à Nabuchodonosor, par révolte ou par ruse, et il est peu assuré de son pouvoir. De là ses gesticulations administratives et politiques. Le moindre comparse du livre d'Esther porte un nom. Le livre se termine sur une vision d'harmonie. Haman et ses fils, les derniers des Amalécites, sont morts, comme Dieu le voulait, et Mardochée a retrouvé la confiance du roi. Ce ne sont pas encore les temps messianiques, car le Temple n'est pas reconstruit et le peuple toujours en exil, mais c'en est un des derniers jalons. D'où la joie et l'ivresse : les Juifs n'ont plus rien à redouter.

Par ailleurs, c'est un livre biblique qui présente cette singularité qu'il n'y est fait aucune mention de Dieu. Tout est l'effet du hasard et des efforts des héros. Ceux-ci introduisent dans la loi juive des innovations qui ne figurent pas dans la Torah, à savoir les rites de commémoration du Pourim. La tradition juive voit dans cette initiative l'aboutissement de l'alliance avec Dieu : non seulement les Juifs ont accepté la Torah, mais ils en prolongent la rédaction.

Enfin, il est important de noter que le cycle des fêtes juives, commencé à Pâque, se termine à Pourim onze mois plus tard. Ce chemin marque l'autonomie croissante du peuple juif. Il est sorti d'Égypte terrifié, passif, conduit par Moïse comme un enfant et Dieu multipliait les miracles. Au Sinäi, il devient adulte en s'engageant à observer la Torah. A Soucoth, il s'épanouit dans la prospérité et accueille les autres familles de la Terre. A Pourim enfin, il a si bien adopté le projet divin que Dieu n'a plus à se citer. De plus, le dernier des prophètes, Malachie, est un contemporain de Mardochée. Tout se

passé comme si le Créateur considérait que Sa créature avait atteint un degré de maîtrise de Son destin suffisant pour prolonger son enseignement. Les prophètes laissent la place au sage et au savant. Il est à noter que Malachie et Mardochee sont sensiblement contemporains de Socrate, Bouddah et Confucius.

6 - La rencontre avec la Grèce et la fête de H'anouca

La victoire par les armes des Juifs sur les Grecs est à peine évoquée au cours de la fête de H'anouca. Ce qui est au premier plan, c'est la lumière du candélabre à sept branches qui éclairait, au cœur du Temple, l'antichambre du Saint des Saints. Le rite central de la fête est en effet l'allumage public d'un candélabre, à neuf branches celui-là (pour ne pas reproduire un objet du Temple à l'identique). Cette antichambre comprenait trois objets : une table où étaient disposés des pains, une autre où étaient brûlés des parfums, enfin le candélabre.

Les commentateurs voient là une représentation idéalisée de la condition humaine : le pain associé à sa dépendance à l'égard de la matière, les parfums associés aux sens et aux affects, les lumières associées à la vie de l'esprit.

C'est donc dans le domaine de l'esprit que se situe l'affrontement. Plus précisément, le livre des Macchabées (source non biblique de ce récit, en grec, au demeurant) raconte que lorsque les Juifs eurent repris possession du Temple, ils ne trouvèrent qu'une fiole d'huile sainte, c'est-à-dire cachetée par le Grand-prêtre, et d'un volume juste suffisant pour une journée de lumière. Miraculeusement, cette huile dura

huit jours, le temps de fabriquer de l'huile nouvelle. Le rite central de H'anouca consiste donc, encore aujourd'hui, à allumer dans chaque foyer pendant huit jours une lumière tous les soirs ou plus précisément un nombre croissant de lumières du premier au huitième soir.

Ce candélabre du Temple figure, selon l'avis le plus répandu, les six grandes branches de la science universelle, plus celle du centre figurant la Torah. Il y a donc un accord entre culture juive et culture grecque sur la place éminente de la raison et du savoir. Mais la divergence apparaît avec le projet qui justifie la Torah, et sa manifestation tangible, la recherche de sainteté. La raison grecque a une vocation universelle, c'est la mission de Japhet et de Yavan (cf. p 9), mais sans projet historique à la manière d'Abraham et de Moïse. Dans ce dernier cas, les sept commandements noah'ides, garants d'un ordre minimal ne suffisent pas. Tout est porteur d'histoire, donc chaque geste a un sens. H'anouca consacre l'affrontement de ces deux conceptions de l'universel, et c'est pourquoi le candélabre doit être allumé en public.

7 - L'effondrement

Le combat des Hasmonéens, après la reconquête du Temple, se prolongea de nombreuses années, et il aboutit à une victoire politique totale. La sécurité d'Israël fut restaurée, et son territoire agrandi. Mais le projet juif était miné par deux facteurs, l'un de l'intérieur, l'autre de l'extérieur.

Les Hasmonéens étaient de lignée sacerdotale. Or, la Torah insiste sur la nécessaire séparation du politique et du religieux, faute de quoi le religieux ne tarde pas à

souffrir des urgences et des brutalités du politique. C'est ce qui se produisit lorsque les Hasmonéens, fils de Lévi, se proclamèrent rois, au mépris de l'impératif que le roi soit fils de David, descendant de Juda.

De surcroît, l'influence grecque se fit de plus en plus sentir dans la vie nationale juive, au point de susciter une faction qui devint rapidement dominante, les Sadducéens. C'étaient des Juifs religieux, rigoristes même, mais qui considéraient que la vie de la cité devait être réglée, comme à Athènes, par les impératifs de la raison, et que la Torah devait être réservée aux aspects confessionnels et privés de la vie. Ils n'acceptaient que la Torah écrite. Ils étaient évidemment les soutiens les plus sûrs des Rois-prêtres hasmonéens.

Face à cette classe dominante, trois factions contestataires apparurent : les Esséniens, les Pharisiens et les Zélotes.

Les premiers, obsédés de pureté, voulaient mettre la Torah à l'abri des pollutions du siècle, et instaurèrent une vie collective de style monacal, encore que familial. On sait beaucoup de choses sur eux grâce aux Manuscrits de la Mer Morte.

Les Pharisiens, eux, ne quittèrent pas la cité et la vie politique, mais ils considéraient que le projet juif était en péril aux mains des Sadducéens. Ils réclamaient le retour à la dualité entre roi et grand prêtre, et le recours à la loi orale pour tous les problèmes de la vie collective.

Les Zélotes, enfin, étaient de même bord politique que les Pharisiens, mais préconisaient l'action violente contre le pouvoir en place.

Lorsque les Romains succédèrent aux Grecs, les compromissions entre les rois, les prêtres et le pouvoir romain s'aggravèrent. Les Esséniens disparaissent de la scène, les Sadducéens se révèlent

incapables de résister à la paganisation croissante des mœurs et les Zélotes suscitent deux révoltes, l'une en 70 et l'autre en 135, qui se terminèrent par la destruction à peu près complète de toute vie juive organisée.

Plus de Temple, plus de roi, plus de pays à eux. Le projet juif paraissait perdu. Les Pharisiens firent le pari inverse. Nous discuterons dans la deuxième partie la question de savoir si la suite leur a ou non donné raison.

UNICITÉ ET DIVERSITÉ DU PEUPLE JUIF

Les pages qui suivent abordent simultanément deux sujets : d'une part les conditions de la survie des Juifs et de leur projet après la destruction du Temple, d'autre part l'apparition successive des diverses sortes de Juifs que j'ai évoquées dans l'avant-propos. Les deux sujets sont étroitement liés, comme dans les phénomènes biologiques : les Juifs qui se sont perpétués ont adopté les caractères les mieux adaptés à leur environnement tout en sauvegardant l'essentiel.

Les plus résistants, ceux qui rendent compte en dernière analyse de la survie de tous les autres, sont ceux qui se sont le moins fondus dans le milieu ambiant, ceux que l'on retrouve aujourd'hui avec leurs étranges accoutrements dans les quartiers religieux de Jérusalem, de New York, d'Anvers et d'ailleurs. C'est par eux que je commencerai ce parcours.

J'examinerai ensuite les divers hybrides nés en diaspora au cours des siècles (judéo-polonais, judéo-allemands, judéo-espagnols, judéo-arabes), puis les Juifs occidentalisés fruits de l'émancipation.

J'évoquerai ensuite les effets des persécutions les plus spectaculaires, depuis les Croisades jusqu'à la Shoah, qui ont chaque fois suscité chez les Juifs survivants des migrations importantes et l'apparition d'idées nouvelles, souvent mystiques, qui ont provoqué de nouveaux clivages.

Je traiterai enfin de l'Etat d'Israël moderne et des nouveaux Juifs qui y sont apparus.

Les Juifs de l'étude

La survie du peuple juif, après la destruction du Temple, est souvent qualifiée de mystère. Un examen attentif montre que deux circonstances l'expliquent : la passion de l'étude, et la vie des familles ; le deuxième aspect sera évoqué au chapitre suivant.

Etude, en hébreu, se dit "talmud". C'est aussi le nom d'un monumental ouvrage (près de six mille pages) rédigé entre le II^e et le V^e siècle de notre ère, et que les Juifs lisent, étudient et commentent littéralement jour et nuit depuis cette époque. Ce texte est

si étrange qu'afin d'en expliquer la naissance et le destin, je crois utile d'en présenter une page. Je l'ai choisie, d'une part en raison de quelques aspects qui se retrouvent partout, d'autre part en raison de ses rapports avec le pari des Phariséens sur la poursuite du projet juif.

1 - Commentaire d'une page de Talmud :

"On enseigne qu'un certain four fait de tuiles et de sable n'est pas soumis aux règles du pur et de l'impur. Telle est

l'opinion de Rabbi Eliézer, mais les autres sages pensent le contraire. Il dit alors : "Si j'ai raison, que ce caroubier le démontre." Aussitôt le caroubier se trouva déraciné et déplacé de cent coudées.

- Un caroubier ne prouve rien, dirent les sages.

" Que ce cours d'eau prouve que j'ai raison !" Aussitôt l'eau se mit à remonter la pente.

- Un cours d'eau ne prouve rien, disent les sages.

"Alors ce seront les murs de la maison d'étude qui le prouveront !"

Les murs commencèrent à s'incliner ; ils allaient s'effondrer lorsque Rabbi Josué leur dit :

"De quel droit vous mêlez-vous aux discussions des sages ? "

Les murs ne s'écroulèrent pas par respect pour Rabbi Josué, mais ils ne se redressèrent pas non plus par respect pour Rabbi Eliézer.

C'est alors que Rabbi Eliézer dit aux sages : "Si mon jugement est le bon, que le ciel le confirme." Aussitôt se fit entendre une voix céleste qui dit : "Qu'avez-vous à contester Rabbi Eliézer ? C'est lui qui a raison !"

A ces mots, Rabbi Josué se dressa et s'exclama : "La Torah n'est plus dans les deux (Deutéronome XXX, 12)." // voulait dire par là que la Torah nous a été donnée au Mont Sinaï, et que son application ne relève plus d'une voix céleste, mais de la majorité des sages.

Rabbi Nathan rencontra le prophète Elie et lui demanda comment avait réagi Dieu au moment de la protestation de Rabbi Josué : "Dieu s'exclama en riant : mes fils m'ont vaincu !"

Je précise d'emblée que l'usage de prodiges et l'invocation de la voix divine ne sont pas courants dans le Talmud. Cette page est même célèbre à ces titres.

Mais elle offre un aspect qui est, lui, présent dans tout l'ouvrage : elle met en scène une controverse. Le Talmud est le procès-verbal d'affrontements d'opinions entre des protagonistes nommément désignés, affrontements toujours vifs, comme c'est le cas ici, et argumentés à l'aide d'avis plus anciens ou de versets bibliques. C'est ainsi que Rabbi Josué utilise ici un verset pour réfuter Dieu lui-même.

Par ailleurs, la controverse porte sur un point pratique, à savoir le statut d'un certain type de four au regard des lois de l'impureté. La plupart des débats talmudiques procèdent de telles interrogations sur des problèmes concrets, et l'ensemble constitue une sorte de compilation écrite de la loi orale, qui porte sur tous les aspects des relations de l'homme avec ses semblables (par exemple le mariage, les dommages, le commerce, les affaires de la cité), avec lui-même (les questions de sainteté et de pureté), et avec Dieu (les prières, le Chabat et les fêtes).

Les deux principaux protagonistes de ce passage, Rabbi Eliézer et Rabbi Josué, s'étaient précédemment illustrés en sortant de Jérusalem assiégée, avec l'autorisation du général romain Vespasien, pour fonder une académie d'étude de la Torah. Leur projet était de remplacer un judaïsme du Temple par un judaïsme de l'étude. Mais ils s'opposaient sur la conception de l'étude. Rabbi Eliézer récusait la capacité de ses collègues à réformer la Torah. C'est, d'après Marc-Raphaël Guedj, actuel Grand rabbin de Genève, l'explication de ces trois "miracles" : "Comment pouvez-vous prétendre fabriquer de l'absolu alors que

vous êtes enracinés dans un terrain, comme des arbres ; que vos idées sont influencées par les modes de votre époque, comme l'eau épouse la forme de ses rives ; et que vous parlez dans des murs, c'est-à-dire dans des institutions contraignantes ?" Dieu vient confirmer cette attitude : en effet, les hommes sont faillibles. Rabbi Josué rétorque vivement à Dieu : faillibles sans doute, mais nous sommes tes associés, libres et responsables. Et Dieu de rire.

Mais au lieu de traduire : "Mes fils m'ont vaincu", certains rendent la même expression hébraïque par : "Mes fils m'ont rendu éternel". Il faut comprendre : ils ont rendu éternel notre projet commun, celui d'Abraham et de Moïse. Telle est la conviction qui habite encore aujourd'hui les Juifs de l'étude.

2 - L'étude dans la vie des Juifs

Cette conviction est attestée par l'observation du caractère prioritaire des écoles et des instituts talmudiques, les "yeshivot", dans la vie des communautés juives de toutes les époques. Si pauvre soit-on, on enseigne la Torah aux enfants dès qu'ils en sont capables. Un adage talmudique affirme : "Le monde repose sur le souffle des petits enfants des écoles." Un autre précise : "Tout ce que les parents dépensent pour transmettre la Torah à leurs enfants, Dieu le leur remboursera." Tout au long de sa vie, et tant qu'il en a la force, le Juif doit réserver un temps fixe, de préférence quotidien, à l'étude.

Une école de pensée affirme même que l'étude est si importante que lui consacrer l'intégralité de sa vie active est un destin exemplaire, et que si pendant un seul instant plus aucun Juif n'étudiait la Torah et

ses commentaires, Dieu détruirait le monde. Cette surprenante menace est à mettre en relation avec le projet messianique et la pédagogie de l'écoute d'autrui qu'il exige. L'étude juive, je l'ai dit, est toujours sur le mode de la controverse. On quitte un passage du Talmud avec plus de questions que l'on y est entré, brisant ainsi quelques convictions trop sommaires que l'on nourrissait jusque-là. L'étude est un incessant processus de destruction d'idoles. Le rabbin et philosophe Gilles Bernheim enseigne : l'objet de la philosophie, ce sont les questions que l'homme se pose à lui-même ; l'objet de l'étude juive, ce sont les questions que Dieu pose à l'homme.

Ainsi confrontés tous les jours au texte de la Torah et aux débats talmudiques, y compris sur les problèmes du Temple et du roi, les Juifs de tous les exils ont conservé avec une parfaite vivacité la mémoire de leurs origines et la conscience de leur mission.

Il s'en faut de beaucoup que le corpus des textes d'étude soit resté immobile. Chaque génération l'a enrichi de ses contributions. C'est ainsi que l'édition la plus courante du Talmud ne comporte pas moins de cent commentaires répartis sur plus de mille ans. Par ailleurs, la Torah a suscité d'autres recueils de gloses, notamment mystiques, regroupées sous l'appellation de kabbale, ainsi que des codes qui répertorient les actes prescrits, autorisés et interdits.

Ces diverses contributions tiraient parti des ressources culturelles des lieux et des époques où elles ont été produites. En particulier, Rachi, rabbin de Troyes au XI^e siècle, a fourni un commentaire de la Bible et du Talmud d'une précision et d'une clarté toutes françaises, référence obligatoire depuis son époque. Au siècle suivant, Maïmonide, rabbin dans l'univers

arabo-musulman, a apporté les concepts de Taristotélisme d'Averroès. Le Maharal, rabbin de Prague au XVI^e siècle, a laissé une œuvre marquée par l'esprit de la Renaissance, et le siècle des Lumières a vu naître une école de commentaires rationalistes, que j'évoquerai plus loin.

Cela étant, il est clair qu'à toutes les époques, notamment à la nôtre, beaucoup de Juifs n'ont pas appris grand-chose de leur tradition. Mais si pâle, si légère que soit la conscience d'avoir des origines juives, elle leur suggère inmanquablement que dans sa vie, il faut apprendre sans cesse. Ce trait est important pour comprendre ce qu'a été la cohabitation des Juifs et des autres peuples au cours des siècles.

Les Juifs au sein des nations

Le projet messianique implique pour les Juifs une redoutable contradiction. C'est en effet un projet à vocation universelle, puisqu'il s'agit de réconcilier toutes les familles humaines, mais par le moyen d'un destin tribal caractérisé par des textes et des rites très particuliers qui les isolent de leurs voisins non-juifs. Cette contradiction fournit une clé puissante pour comprendre la diversité des aventures qu'ont connues les Juifs dans leurs multiples exils, entre les phases sereines, les phases glorieuses, les phases de souffrance et les phases d'horreur.

1 - Les familles, les communautés et les pays d'accueil

On lit dans le Talmud : "Depuis la destruction du Temple, c'est la table familiale qui a remplacé l'autel des sacrifices." Les repas du Chabat et des jours de fêtes, leurs menus invariables, leurs parfums, les chants traditionnels qui les accompagnent, l'assemblée des parents et des invités, tout cela imprègne la mémoire sur un mode maternel, féminin, qui complète l'apport paternel et viril de l'étude et du culte synagogal et lui survit presque toujours.

Le déroulement harmonieux de ces rituels nécessitait tout un environnement, qui favorisait le regroupement des Juifs dans des quartiers, voire des agglomérations. C'était la norme dans tous les pays bien avant l'institution des ghettos; les Juifs passaient l'essentiel de leur existence privée en communauté, tout en participant à des degrés divers à la vie publique des non-juifs et en respectant leurs devoirs légaux et fiscaux envers les souverains du pays. A l'intérieur de la communauté, de nombreuses prérogatives aujourd'hui dévolues à l'Etat ou aux collectivités locales étaient exercées par des notables élus par leurs coreligionnaires : l'état civil, la charité, l'éducation, une partie importante de la vie économique.

A leur environnement non-juif, ils apportaient leur science (les médecins juifs ont toujours été prisés), leur connaissance des langues (le nom de Tordjman est fréquent chez les Juifs - on y reconnaît l'idée de traduction, comme dans le mot "truchement") et leurs talents pour les voyages et les affaires.

C'est ainsi que les Juifs ont connu de nombreuses périodes brillantes au cours des siècles : dans l'Egypte hellénisée des

derniers siècles avant l'ère chrétienne, dans l'Empire romain puis dans la Mésopotamie des premiers siècles, dans l'Empire carolingien et ses suites jusqu'aux Croisades, en Espagne du IX^e au XIII^e siècles, dans l'Empire Ottoman après l'expulsion d'Espagne en 1492, en Pologne au XVI^e siècle, aux Etats-Unis à partir du XIX^e siècle. Dans chaque cas, il s'agissait d'une civilisation prospère et ouverte aux échanges. Les Juifs ont gardé de vifs souvenirs de ces périodes heureuses, ce qui se reflète dans la diversité de leurs identités.

2 - Juifs ashkénazes et Juifs séfarades

Un Juif rencontrant un autre Juif se demande généralement : d'où vient-il ? Cette question vise le pays de leur communauté d'origine, qui a profondément marqué leur manière d'être. Une grande division sépare les Juifs provenant du Nord et de l'Est de l'Europe, dits "ashkénazes" (du nom hébreu de l'Allemagne), des Juifs provenant du bassin méditerranéen et de l'Orient, dits "séfarades" (du nom hébreu de l'Espagne). Les premiers ont conservé une langue inspirée de l'allemand médiéval, le yiddish, et les seconds diverses langues inspirées soit de l'arabe (judéo-arabe) soit de l'espagnol (judéo-espagnol, ladino). Ces langues s'écrivent en caractères hébreux, sont mêlées de mots et de tournures hébraïques, et connaissent diverses variantes selon les pays. Juifs ashkénazes et séfarades, avant l'existence de l'Etat d'Israël, prononçaient l'hébreu de façon légèrement différente, avaient quelques rites religieux particuliers et, différence capitale, des recettes de cuisine spécifiques. Mais ils ont toujours marié

leurs enfants et aucune différence n'est perceptible dans leur étude du Talmud, dont la pratique obstinée, quotidienne, a maintenu vivante une unité profonde.

Cela étant, à l'intérieur de ces deux univers, il est courant d'ironiser sur les singularités de chaque sous-ethnie. Les Juifs russes se moquent gentiment des Juifs allemands et les Juifs marocains des Juifs tunisiens, un peu à la manière des Parisiens parlant des Bretons ou des Corses. Tout cela témoigne de l'enracinement des Juifs dans leurs terres d'exil, malgré la relative autarcie de leurs communautés.

Il est à noter que la mention de l'origine d'un Juif vise généralement des racines anciennes. On ne dit guère "un Juif français", même si sa famille est parisienne depuis la fin du XVIII^e siècle ; mais on dira Juif alsacien, ou bordelais, ou comtadin, car les Juifs ont été à peu près interdits de séjour dans la France proprement dite de 1394 à 1791. En effet l'Alsace, Bordeaux et le Comtat Venaissin n'appartenaient pas au royaume lors de l'expulsion par Charles VI, et les Juifs y ont gardé des statuts d'exception.

3 - L'émancipation et ses suites

Le décret de l'Assemblée Constituante de 1791 accordant la citoyenneté aux Juifs de France venait consacrer un mouvement d'idées né en Allemagne un demi-siècle plus tôt. Le siècle des Lumières a en effet introduit la notion d'homme universel éclairé par la raison, notion qui devait abolir les frontières ethniques et religieuses. Une telle idée ne pouvait manquer de séduire les Juifs, parce qu'elle leur offrait la perspective de s'affranchir des entraves plus ou moins sévères auxquelles

ils étaient soumis, parce qu'elle encourageait la pratique des sciences, toujours tenue en grand honneur dans leur tradition, et enfin par sa ressemblance avec le projet messianique.

C'est ainsi que s'est développé, autour d'un Juif berlinois, Moïse Mendelssohn, scrupuleusement religieux et brillante figure de l'intelligentsia allemande, une école de pensée dite de la "haskala" ("culture", équivalent hébreu de "lumières") qui prônait la cohabitation entre une participation active à la vie des non-juifs et une observance des principaux impératifs religieux. C'est l'expression moderne de la réconciliation entre Juda et Joseph, aspect essentiel du projet messianique (cf. p. 13).

Mais l'expérience a prouvé qu'une telle cohabitation est fragile. Le propre petit-fils de Moïse Mendelssohn, le musicien Félix Mendelssohn-Bartholdy, était déjà converti au protestantisme, et ce fut aussi le cas des parents de Karl Marx. Les rangs du judaïsme d'Europe occidentale furent ainsi dévastés tout au long du XIX^e siècle par des vagues d'assimilation aux cultures ambiantes.

Face à ces périls, il se manifesta une réaction de rabbins orthodoxes qui durcirent leur fidélité aux communautés, aux rites et à l'étude, encourageant même le port de tenues vestimentaires héritées des siècles antérieurs et que l'on peut encore observer aujourd'hui. Mais il ne faudrait pas croire que ces hommes en noir sont tous du même bord. J'y reviendrai.

Entre ceux qui se fondirent dans la population ambiante par conversion ou par mariage et ceux qui fuirent de tels contacts, tous les intermédiaires ont pu être et sont encore observables aujourd'hui.

La configuration la plus organisée est celle des Juifs aux Etats-Unis. Ils se répartissent

entre trois fédérations de communautés religieuses : les orthodoxes, les conservateurs et les réformés. Les premiers s'en tiennent à la *halah'a* de toujours, même s'ils s'habillent comme tout le monde. Les derniers assouplissent les exigences rituelles jusqu'à accepter, sous le regard scandalisé des précédents, des arrangements sur le Chabat et la nourriture *casher*, des femmes-rabbins, et des conversions peu exigeantes. Les conservateurs se situent à mi-chemin. Mais leurs conversions posent les mêmes problèmes que celles des réformés, seules les conversions sur le mode orthodoxe étant reconnues par l'ensemble des Juifs.

Le Judaïsme français du XIX^e siècle fut organisé par Napoléon, qui portait une vague sympathie aux Juifs mais appréciait par dessus tout le bon ordre administratif. Après avoir consulté un conseil de soixante-dix notables juifs, qu'il désigna hardiment du nom de Grand Sanhédrin, il créa la structure des consistoires locaux et central, encore vivante aujourd'hui. La religion ainsi administrée recouvre la grande majorité des Juifs de France et elle se situe, par rapport aux catégories américaines, entre conservateurs et orthodoxes. Un mouvement réformé, modeste mais dynamique, naquit à la fin du XIX^e siècle. L'orthodoxie, très peu représentée jusque dans les années 1980, a pris un fort essor depuis cette période. Les autres pays d'Europe occidentale connurent des évolutions comparables.

Mais la plupart des Juifs occidentaux abandonnèrent toute pratique religieuse, et mirent leur activité et leurs talents à réussir dans toutes les voies de la modernité : dans les affaires, la médecine, le droit, les sciences, ils prirent rapidement une place disproportionnée avec leur présence dans la

population, ce qui ne fit pas plaisir à tout le monde, comme on sait.

En Europe centrale et orientale, où se trouvaient au XIX^e siècle la grande majorité des Juifs, le mouvement fut beaucoup plus lent, et l'évolution décisive fut initiée par les persécutions des tsars, qui firent refluer vers l'Europe occidentale et surtout les Etats-Unis des millions de Juifs. Mais il en resta encore beaucoup, et leur contribution aux mouvements révolutionnaires fut, elle aussi, disproportionnée avec leur nombre. On ne peut écarter l'hypothèse que ce qui les animait procédait du projet messianique, au même titre que leurs coreligionnaires occidentaux qui œuvraient avec ardeur pour les progrès des Lumières. Plus cruelle fut la chute.

Les antisémitismes

Vous connaissez sûrement cette histoire juive : "Vous savez quoi ? Demain on arrête les Juifs et les coiffeurs !"

"Tiens, pourquoi les coiffeurs ?"

Cet échantillon de l'humour des Juifs est bien représentatif du sourire sous les larmes qui les a aidés à supporter la réprobation dont ils ont fait l'objet toujours et partout au cours de l'histoire. Désigner tout cela sous l'appellation d'antisémitisme est un peu inexact, car ce mot n'est apparu dans la langue qu'en 1879, ce dont certains auteurs ont déduit que les persécutions du XIX^e et du XX^e siècles étaient d'une autre nature que celles qui avaient précédé. Oui et non. Je pense que la réprobation des Juifs a toujours eu la même origine, à savoir la pérennité du projet

messianique, même si cette réprobation a pris de nombreux aspects, d'où le titre de ce chapitre au pluriel.

1 - L'Abel de tous les Caïns et le Caïn de tous les Abels

Le Pharaon "qui n'avait pas connu Joseph" (cf. p14) dit à son peuple : "*Voyez le peuple des enfants d'Israël qui est devenu plus nombreux et plus puissant que nous. Procédons avec ruse à son endroit de peur qu'il ne s'accroisse encore ; survienne une guerre et il s'alliera à nos ennemis, nous fera la guerre et quittera le pays.*" (Exode I, 9 et 10)

Haman dit au roi Assuérus (cf. p28) " // existe un peuple dispersé et installé parmi les nations et les provinces de ton royaume ; leur religion diffère de toutes les autres, ils n'obéissent pas aux ordres du roi ; le roi n'a pas intérêt à les garder. " (Esther III, 8)

Voilà deux expressions de l'antisémitisme d'Etat, la première en Egypte, la deuxième à Babel. Leur formulation diffère sur les points essentiels : l'Egypte des sédentaires reproche aux Juifs leur nomadisme ("il quittera le pays") tandis que la Babel des nomades leur reproche leur sédentarité ("dispersé et installé").

Cette double accusation trouve sa réplique au XX^e siècle, où les antisémites d'Occident reprochent aux Juifs d'être "apatrides", et ceux d'Orient d'être "sionistes". Le nazisme, qui avait en projet l'édification d'un "Troisième Reich", c'est-à-dire un empire d'inspiration romaine, avait décidé l'extermination des Juifs et des Tziganes, qui n'ont en commun qu'une image de mouvement.

La volonté des Juifs de concilier pour eux-

mêmes des manières d'être usuellement incompatibles chez les autres, a toujours eu pour effet de les rendre suspects. C'est ainsi que les saintes réjouissances du Chabat ont inspiré à des populations obsédées par le péché l'idée du "Sabbat" des sorcières. Les rites si élaborés de la Pâque ont donné lieu dans tous les siècles à l'accusation du meurtre rituel, fondée sur la conviction que les Juifs devaient sacrifier un petit enfant non-juif pour utiliser son sang dans la fabrication du pain azyme.

En dehors des périodes les plus brillantes évoquées plus haut, les communautés juives en exil subissaient des mesures d'exception (signes distinctifs, taxations discriminatoires, limitations de résidence ...). De façon plus ou moins fréquente, cela prenait un tour violent : agressions diverses, massacres, expulsions, d'autant plus que la position sociale des Juifs donnait à l'occasion un intérêt économique certain à leur anéantissement.

Les Juifs prenaient cela comme un aspect inévitable de leur condition. Ils pliaient sous l'orage, pensaient leurs plaies, et se remettaient à la tâche en priant pour le retour à Sion. Cette apparente résignation s'explique par le fait que leur étude permanente de la Torah et du Talmud leur apprenait que l'hostilité des nations peut être une conséquence du caractère universaliste du projet messianique, préfigurant les dialogues féconds que ce projet apportera entre les diverses familles de la terre. Des persécutions de très grande ampleur, avant la Shoah, ont profondément modifié leur destin. Il s'agit des Croisades (XI^e-XIII^e siècles), des massacres de Chmielnicki (1648) chez les ashkénazes, et de l'expulsion d'Espagne (1492) chez les séfarades.

2 - Les grandes catastrophes et leurs conséquences

Le destin des Juifs d'Europe, relativement serein jusque là, bascula à partir de la première croisade prêchée en 1096. Les masses populaires ainsi mobilisées se demandèrent rapidement pourquoi elles devaient marcher si loin pour combattre les infidèles, alors qu'elles avaient les Juifs à portée de main. Les massacres commencèrent en Rhénanie, et s'étendirent graduellement, de croisade en croisade, à la France et à l'Angleterre.

Ainsi au XII^e et au XIV^e siècles, la situation des Juifs ne cessa de se dégrader, ce que les historiens expliquent par le fait que l'Europe occidentale s'urbanisait, et que les talents des Juifs devenaient de moins en moins nécessaires, tandis que leur position de rivaux s'affirmait toujours davantage. Ainsi furent-ils complètement expulsés à l'aboutissement de ce processus, successivement d'Angleterre (1296), de France (1394), d'une partie de l'Allemagne, **et un grand nombre se réfugia en Pologne**, où une situation économique encore féodale leur était favorable.

L'Espagne fut épargnée jusqu'au XIV^e siècle. La situation des Juifs, intermédiaires de choix entre catholiques et musulmans, y fut brillante pendant plusieurs siècles. Ils exerçaient toutes les professions, conseillaient les souverains, et leurs activités littéraires, philosophiques et religieuses fut d'une qualité rare. La chute dura un siècle, et commença par des massacres en 1391. Elle s'explique essentiellement par la fin de la "Reconquista" : ayant chassé les musulmans, les rois d'Espagne ne voulaient plus de Juifs.

Une singularité de l'antisémitisme espagnol tient aux très nombreuses conversions au

catholicisme qu'il suscita. Beaucoup de ces "nouveaux chrétiens" continuèrent d'observer les rites juifs en secret, et sont appelés "marranes". Il existe encore aujourd'hui des vestiges de telles communautés.

Brutalement chassés d'Espagne en 1492, les Juifs se réfugièrent d'abord au Portugal, d'où ils furent encore chassés en 1496, et de là essaimèrent, à Bordeaux, à Amsterdam, en Italie, au Maroc, en Egypte, et surtout dans l'empire ottoman, qui les accueillit fort bien. Cet empire incluait la Palestine, et c'est ainsi qu'une importante communauté juive s'organisa à Safed. Une activité de recherches théologiques et mystiques très intense s'y développa, initiée par la conviction que l'expulsion d'Espagne, tragédie comparable à la destruction du Temple, annonçait soit un échec inévitable de l'histoire, soit l'arrivée imminente du Messie.

Les Juifs d'Espagne gardent une grande fierté de leurs origines. Certains parlent encore le vieux castillan, et l'on m'a affirmé qu'il existe des familles séfarades qui conservent la clé de leur maison de jadis en Andalousie.

A la même époque, les Juifs de Pologne et de Russie, qui s'étaient multipliés depuis les croisades et les grandes expulsions, connaissaient une ère de sérénité. Les plus riches étaient intendants des seigneurs, et ils menaient une vie économique active qui soutenait un réseau dense de yeshivot. Ils connaissaient les travaux des kabbalistes de Safed et les enrichissaient de leurs commentaires. Ces communautés étaient fédérées avec au sommet un grand Conseil sage et écouté.

Tout cela fut anéanti par une horde d'ukrainiens sanguinaires commandés par un certain Bogdan Chmielnicki. Celui-ci prit en 1648 la tête d'une révolte populaire contre les seigneurs polonais. Pendant dix ans, ces

cosaques et leurs alliés mirent à feu et à sang la plupart des territoires où les Juifs étaient installés, et jamais le monde juif ne s'en releva.

Pendant ce temps, un certain Sabbataï Zvi mettait en grand émoi le monde séfaraïde en se faisant passer pour le messie. Ses enseignements s'inspiraient de la kabbale, et prônaient une religion populaire exubérante confinant au paganisme. Son épopée se termina par sa piteuse conversion à l'Islam, mais sa doctrine lui survécut et s'étendit jusqu'au monde ashkénaze. C'est ainsi qu'il eut un successeur, Jacob Frank, qui se présente un siècle plus tard comme sa réincarnation auprès des Juifs polonais, avides d'espoir après les catastrophes qu'ils avaient subies. Cet autre faux messianisme n'eut pas plus d'avenir, mais fournit le terreau d'un mouvement d'une grande importance pour comprendre le judaïsme religieux d'aujourd'hui, le h'assidisme.

Les débris des anciennes communautés juives étaient pour l'essentiel composés de pauvres gens relativement peu instruits, le savoir et l'étude de niveau élevé étant réservés aux quelques familles aisées, qui subventionnaient leurs fils et leurs gendres. A partir de 1750 se développa une réaction populaire animée par un touchant prédicateur, le "Becht", qui prôna une religion du cœur, de la joie, de la danse et du chant, où l'étude passait au second plan. Cette version émotionnelle de la tradition juive connut un immense succès, et les successeurs du Becht formèrent des familles spirituelles passionnément attachées à leurs rabbins respectifs et qui vivent encore aujourd'hui dans un respect minutieux de leurs traditions. Elles se distinguent notamment par des tenues vestimentaires, en particulier le Chabat et les jours de fête (redingotes, chapeaux de fourrure).

Face à ces tendances, le Judaïsme savant réagit avec vigueur, et plusieurs mouvements h'assidiques entreprirent de concilier la ferveur du Becht et la science de son principal adversaire, le Gaon de Vilna. Cela a notamment donné naissance à la branche aujourd'hui la plus connue, les Loubavitch, du nom de la ville d'Ukraine où ils ont pris naissance.

Ils étaient ainsi plusieurs millions, pas bien riches, pas très présentables, qui vivaient au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle dans le monde russo-polonais et les pays d'Europe centrale et orientale. Leur destin fut tragique.

3 - La Shoah

Dans l'Europe occupée par les troupes allemandes au cours de la deuxième guerre mondiale, trois Juifs sur quatre moururent, soit dans la liquidation des ghettos, soit dans les camps d'extermination. Ce fut le résultat d'un plan méthodiquement conçu par Hitler en 1942, connu sous le nom de "solution finale".

L'énormité de l'événement et son caractère récent à l'échelle de l'histoire rendent délicates les analyses froides. Il est pourtant possible de dessiner les grands traits d'une vision juive de la Shoah.

La première constatation qui s'impose est l'in vraisemblable déchaînement de haine dont les Juifs ont été l'objet, pas seulement de la part des Allemands, mais de leurs nombreux complices au sein des pays occupés. Au mieux, les Etats se sont montrés indifférents, y compris les Alliés ennemis de l'Allemagne. Seuls le Danemark et la Hollande, et pour une part la Bulgarie ont pris la défense des Juifs.

La deuxième constatation est la perfection

technique et administrative du processus de rafles, de déportation et d'extermination. Les camps d'Auschwitz, de Treblinka, de Maidanek... fonctionnaient comme des usines modèles. Tous les ressorts de la modernité, comme il convenait à ces Allemands flambeaux de la civilisation occidentale, ont été mobilisés pour cette œuvre macabre."

Ces deux constatations amènent à douter des vertus du progrès, dans lequel le siècle des Lumières mettait tant d'espoir. On tue les Juifs comme au temps de Pharaon et au temps d'Haman, et le projet d'union des peuples au nom de la raison est mis à mal.

Qu'en est-il du projet messianique après la Shoah ? N'a-t-il fait aucun progrès depuis les Croisades et depuis Chmielnicki ?

Les Juifs n'ont pas manqué de noter que, si les Etats sont restés les monstres froids de toujours, de nombreux individus non-juifs se sont portés à leur secours, ce que les siècles anciens n'avaient guère connu. L'Allée des Justes, à Jérusalem, honore leur mémoire.

De plus, il s'est manifesté quelque chose comme une conscience universelle, lentement mais sûrement, pour réprover a posteriori ce génocide. Cela n'a pas mis l'humanité à l'abri de nouveaux crimes collectifs, mais les persécutions antérieures n'avaient pas suscité de réprobation aussi unanime.

Il est une voie où je répugne à m'engager, c'est celle qui consiste à dire que la Shoah était le prix à payer pour la renaissance de l'Etat d'Israël. Dans la tradition juive, il n'y a pas de place pour un prix de sang et de larmes. De plus, le projet sioniste est bien antérieur à la deuxième guerre mondiale, et il est tout aussi pertinent d'affirmer que si l'Etat juif avait existé plus tôt, la Shoah n'aurait pas eu lieu ; protéger physiquement

les Juifs était en effet une des sources du sionisme moderne, comme on va le voir à présent.

Que dire de plus sur la Shoah ? Ce fut pour les Juifs un cataclysme d'une ampleur et d'une horreur jamais vues, mais je ne crois pas qu'il ait significativement modifié leur projet messianique.

Les Juifs israéliens

Les médias se font souvent l'écho de l'actualité israélienne, et chacun sait combien elle est compliquée et changeante. Evoquer les Juifs d'Israël revient à récapituler toutes les sortes de Juifs dont il a été question dans les pages qui précèdent, en ajoutant les évolutions induites par leur destin national récent.

Mais il convient, avant de décrire ces nouveaux Juifs, de faire comprendre le bonheur que l'indépendance de l'Etat d'Israël en 1948 a procuré à tous les Juifs et leur désarroi quand ils ont cru pendant quelques jours son existence menacée en octobre 1973.

Je montrerai ensuite la complexité et la faible cohérence des idées qui ont conduit à cette création, ce qui explique le foisonnement des opinions dans la vie israélienne d'aujourd'hui.

Puis j'évoquerai la diversité des origines géographiques des Juifs israéliens, avant de m'interroger sur leurs relations avec le projet messianique. A cet égard, la naissance de l'Etat d'Israël et son développement ont été accompagnés d'affrontements violents avec les Arabes voisins et autochtones, ce qui a posé aux consciences juives de graves

problèmes, car les Juifs n'avaient pas de tradition politique ni militaire à laquelle se référer. Le fait de ne plus être seulement en position de victimes mais aussi dans le rôle opposé a suscité parmi eux des débats toujours actuels.

Mais revenons aux origines.

1 - La marche vers un Etat

Jamais les Juifs n'ont renoncé à la terre de leurs ancêtres. Dans chacune de leurs prières quotidiennes, ils demandent la reconstruction de Jérusalem et le retour des exilés. Le psaume 137, chanté en principe après chaque repas en dehors du Chabat et des fêtes, comprend le verset suivant : "Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite m'oublie et que ma langue s'attache à mon palais." Le Séder de Pâque se conclut sur la déclaration solennelle : "L'an prochain à Jérusalem !"

La terre d'Israël, à vrai dire, a toujours recueilli des communautés juives, et l'hébreu n'a jamais cessé d'être parlé. A côté du Talmud principal, rédigé en Babylonie au Vè siècle, il en existe un autre, le Talmud de Jérusalem, compilé un siècle plus tôt en Palestine, dans des conditions certes précaires, mais il y est fait référence avec respect dans le Talmud de Babylone.

Chaque siècle a vu des tentatives d'installation de Juifs venus de partout, et nous savons de quel éclat Safed avait brillé au XVIè siècle. Bonaparte, lors de l'expédition d'Egypte, avait envisagé le retour des Juifs, et en parla en tant qu'empereur lors de la campagne de Russie, ce qui lui valut d'être qualifié de messie par de nombreuses communautés juives. Mais jusqu'à la fin du XIXè siècle, le motif de cet intérêt pour la Terre Sainte était principalement religieux.

Cette situation changea à la suite de l'affaire

Dreyfus. On se souvient que le capitaine français Alfred Dreyfus fut accusé de trahison au profit de l'Allemagne, condamné au bagne et publiquement dégradé le 5 janvier 1896. Théodore Herzl, journaliste viennois d'origine juive était présent. Révolté par cette condamnation, il en conclut que les Juifs ne vivraient dans la sécurité et la dignité que sur une terre à eux. Il consacra le reste de sa courte carrière à fonder le sionisme politique, qui trouva sa consécration dans la déclaration Balfour (1917), aux termes de laquelle le gouvernement britannique se déclarait favorable à l'établissement d'un foyer national pour le peuple juif en Palestine. En fait, pour ne pas mettre en péril leur politique vis-à-vis des Arabes, les Anglais opposèrent de grands obstacles à la réalisation de cet engagement, de sorte qu'un faible nombre de persécutés de l'entre-deux guerres purent y trouver refuge. Il en fut de même après la Shoah. La lamentable épopée d'un rafiote de rescapés des camps, l'Exodus (été 1947), suscita dans le monde une émotion unanime, qui précipita la création de l'État d'Israël. Depuis près de deux mille ans, les Juifs avaient été privés d'un refuge. Quand un Juif quel qu'il soit met le pied à Jérusalem devant le Mur occidental, vestige du Temple, il lui jaillit à l'esprit cette pensée : "C'est ici". Je ne mets dans ces indications aucune exclusive, car d'autres personnes éprouvent des émotions comparables. Au demeurant, parmi les Juifs eux-mêmes, les sources de cet attachement sont très diverses.

2 - De l'extrême laïcité à l'extrême religion

L'institution caractéristique de la Palestine juive de la première moitié du XX^e siècle

était le kibboutz, colonie agricole collectiviste, égalitaire, violemment antireligieux (des variantes plus modérées, voire traditionalistes, prendront naissance plus tard). Il s'agissait de remédier à toutes les tares dont le Judaïsme avait souffert dans les ghettos et de donner l'exemple d'un communisme idéal. Voilà une première version du sionisme.

Une autre version est l'ancêtre de l'actuel Likoud. C'est un héritage du droit des nationalités, idéologie dominante en Occident à la fin du XIX^e siècle. Elle s'imposa par sa résistance au protectorat anglais et en particulier au fameux Livre Blanc de 1939 qui interdisait pratiquement toute mise en œuvre de la déclaration Balfour. Sa figure de proue fut un homme d'un exceptionnel charisme, Zeev Jabotinski (1880-1940).

Cette sensibilité de droite trouve depuis toujours son pendant travailliste, dont la plus haute figure fut David ben Gourion (1886-1973). Son idéal était d'installer en Israël une société de justice et de progrès social, mais aussi urbaine et industrielle à côté du réseau des kibboutzim.

Voilà pour les laïcs. Chez ceux qui s'affirment religieux, deux tendances principales : les religieux sionistes, et les religieux antisionistes. Les premiers pensent que la renaissance de l'État d'Israël est un événement résolument messianique, et qu'ils doivent s'y associer dans tous ses aspects profanes, tout en respectant la *halah'a*. On les reconnaît à leur calotte crochetée et leur allure moderne.

D'autres considèrent que les institutions de l'État d'Israël qui ne sont pas inspirées par la Torah sont une abomination, mais ils y collaborent loyalement pour défendre les valeurs de la tradition dans un environnement pour l'essentiel laïc. Certains vont plus loin, et refusent toute compromission ; on les trouve

plus particulièrement dans un quartier de Jérusalem, Méa Chearim, et une banlieue de Tel Aviv, Bné Brak. Il faut encore distinguer plusieurs sectes h'assidiques, diversement affiliées aux sensibilités précédentes. Tous ces milieux orthodoxes sont difficiles à pénétrer, mais on y trouve beaucoup de diversité, certains très gais et accueillants passée une première barrière, d'autres confinés dans l'étude ; certains fortunés, d'autres vivant dans la pauvreté une vie d'une grande ferveur.

Voilà les grandes tendances, mais en suivant la vie politique israélienne, on voit qu'elles se démultiplient, s'allient et se recomposent à l'infini, à la faveur du mode d'élection à la proportionnelle intégrale qui donne beaucoup d'importance aux petits partis. L'Etat d'Israël n'a pas encore de constitution, et le consensus national est toujours en question. Cette hétérogénéité est encore renforcée par la diversité des origines géographiques.

3 - Toutes sortes de Juifs

"Je ne me suis jamais senti aussi français que depuis que je suis israélien". Cette boutade d'un ancien Parisien reflète la vigueur des affrontements entre toutes les cultures nationales rassemblées sur cet espace réduit. On songe au précédent des Etats-Unis, mais les diverses ethnies qui s'y retrouvèrent ont pu vivre loin les unes des autres, avec un contrat politique commun réduit au minimum, et elles ont disposé d'un ou deux siècles pour élaborer une culture américaine. Les Juifs israéliens, à l'inverse, partagent d'emblée une culture plusieurs fois millénaire, mais peu opérante pour résoudre les problèmes de gestion d'une société moderne. Chacun a donc tendance à faire valoir les manières d'être de son pays d'origine.

Le haut du pavé a été tenu au début du siècle par les Juifs russes et polonais, rejoints entre les deux guerres par les Juifs allemands. A partir des années 50, des réfugiés des pays arabes affluèrent en grand nombre, rejoints à la fin des années 80 par les Juifs ex-soviétiques, sans oublier l'étonnante immigration des Juifs noirs d'Ethiopie et des contingents plus limités de dizaines d'autres pays. Tout cela se croise avec les diverses sensibilités politiques et religieuses évoquées plus haut. Ces nombreuses collectivités vivent juxtaposées plutôt qu'entremêlées. Mais quelques facteurs conduisent à leur intégration progressive.

Tout d'abord, l'usage de l'hébreu. C'est une langue facile, et il existe une organisation très efficace pour l'enseigner rapidement à tous les immigrants.

Le système éducatif contribue à cette intégration, encore que les écoles primaires et secondaires soient structurées en réseaux assez disjoints les uns des autres.

Mais, jusqu'à ce jour, le facteur d'intégration le plus efficace a sans doute été l'armée, très présente dans la vie nationale puisque les jeunes gens font pour la plupart un service de trois ans, suivi de périodes annuelles jusqu'à l'âge de cinquante-et-un ans. L'armée a toujours été entourée de respect encore que son utilisation a suscité, comme on l'a vu, les plus âpres controverses.

4- L'Etat d'Israël et le projet messianique

A quoi va ressembler l'Israélien qui émergera de ce processus ?

La perspective de la paix, la prospérité croissante, le poids des normes américaines, tout cela annonce peut-être le développement d'une jeunesse insouciante, plus préoccupée

de divertissements que de la Torah. En une ou deux générations, Israël deviendrait un pays quelconque, avec une minorité recroquevillée sur une religion d'un autre âge.

Cette perspective ne me paraît pas exclue, mais les Juifs en ont vu d'autres : au Ier siècle avant notre ère, ils étaient éblouis par la culture hellénistique et romaine et au XII^e siècle, Maïmonide a publié à l'intention des élites juives fascinées par le rationalisme arabe "Le guide des égarés". Mais plusieurs facteurs me conduisent à imaginer l'avenir autrement.

Les fondateurs de l'Etat d'Israël, en large majorité des agnostiques, ont choisi de marquer la vie nationale de nombreux rites empruntés à la Torah : le jour de repos hebdomadaire est le Chabat, et les fêtes sont celles du calendrier liturgique. L'anniversaire de l'Indépendance est célébré dans la plupart des synagogues du monde.

Par ailleurs, on observe de nos jours, chez tous les peuples, un retour aux traditions, initié sans doute par le déclin des idéologies universalistes d'inspiration marxiste et libérale, retour qui peut aller jusqu'à d'inquiétants intégrismes. Les Juifs sont touchés par ce mouvement, en Israël comme en diaspora. A vrai dire, la question se pose de savoir si ceux qui retournent à la Torah lui apporteront des interrogations contemporaines ou si à l'inverse ils se réfugieront dans une forteresse de spiritualité. Les deux mouvements s'observent.

Enfin, certains penseurs juifs contemporains avancent l'hypothèse que le travail messianique est d'ores et déjà entré dans sa phase finale en Israël. Cette façon de voir leur est inspirée par l'affrontement des cultures d'origine des Juifs israéliens dont l'Etat d'Israël est le siège. Dans la mesure

où les temps messianiques seront caractérisés par une cohabitation pacifique de toutes les familles de la terre, Israël constituerait sur son minuscule territoire un laboratoire, un atelier-pilote où les civilisations occidentales et orientales, riches et pauvres, d'inspiration libérale ou socialiste expérimenteraient à travers les Juifs qui en sont issus une symbiose étroite, en plus de leurs relations avec les Palestiniens et les nations voisines. La vigilance dont les moindres faits et gestes de l'Etat d'Israël font l'objet de la part de l'opinion internationale donne quelque crédit à cette idée.

En présence de forces aussi diverses et aussi puissantes, il est bien difficile d'aventurer des pronostics. Mais une chose me paraît certaine : cela ne se passera pas dans la douceur. Il faut s'attendre à des affrontements politiques et médiatiques virulents, ton habituel des échanges en Israël.

Cela n'est pas étranger au projet messianique. La tradition juive imagine ce que Caïn et Abel se seraient dit s'ils avaient réussi à se parler, c'est-à-dire à travailler suffisamment chacun de leur côté pour accepter un peu la manière d'être de l'autre. Sans doute se seraient-ils injuriés, menacés sur les sujets économiques et idéologiques les plus essentiels. Mais ils ne se seraient pas entre-tués.

Cette fonction des disputes comme chemin vers le respect mutuel est confirmé par le verset du Lévitique qui précède immédiatement celui qui proclame : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même." Ce texte dit : "Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur, mais tu lui feras d'énergiques reproches." Se battre avec des mots pour ne pas se battre avec des armes, en somme.

Conclusion

Le messianisme et le Messie

Dans quel sens faut-il comprendre que le peuple juif est "élu" ? Cette revendication d'exception serait inacceptable si elle visait les individus. Un Juif ne vaut a priori pas plus qu'un non-juif, car la tradition attribue aux justes des nations un degré de sainteté égal à celui du meilleur des Juifs.

Mais ce que les Juifs revendiquent, c'est le caractère unique de leur destin national tel qu'il est pérennisé par l'étude de la Torah, les rituels et les traditions familiales. Ils se considèrent comme collectivement mandatés par Dieu pour réussir la cohabitation de l'ordre social et du respect du prochain, ce que les autres peuples n'ont pas pour mission de réussir, même si leurs propres valeurs doivent être intégrées à la réussite finale. Rude tâche, on l'a vu. "Seigneur que T'avons-nous fait pour être Tes élus ?" gémissait un rabbin h'assid. Ce qui aide les Juifs c'est l'espérance messianique. Mais qu'en est-il du Messie lui-même ?

Chose curieuse, la tradition juive s'en préoccupe assez peu. Quelques pages du Talmud seulement abordent ce thème, et le plus souvent en termes énigmatiques. "Le Messie viendra

quand une génération sera entièrement innocente ou entièrement coupable". "Le Messie viendra quand le même objet vaudra le même prix partout". "Le Messie viendra quand tout Israël aura observé un seul Chabat". Le Messie est représenté tantôt comme un nouveau roi David, guerrier triomphant, tantôt comme un mendiant couvert de plaies. Certains enseignements, je l'ai dit, distinguent deux Messies. Des textes affirment que son arrivée sera accompagnée de grandes catastrophes, d'autres laissent espérer une évolution douce. Tout cela, on s'en doute, a été abondamment étudié et commenté.

Il ressort de ces débats quelques traits dominants. Tout d'abord, le Messie est avant tout le libérateur d'Israël, qui ramène les exilés sur la Terre Sainte. Napoléon, on l'a vu, a failli mériter ce titre, déjà attribué par la Bible au roi perse Cyrus, qui a facilité la reconstruction du Temple détruit par Nabuchodonosor.

Par ailleurs, plus aucun peuple n'en opprimerait un autre. Une paix parfaite régnerait dans chaque pays et entre les pays. Mais il n'a jamais été envisagé que tout le monde devienne juif. Chaque famille humaine se perpétuera

Conclusion suite

dans son identité, sans agresser personne et en s'enrichissant de ses différences.

A part cela, la vie poursuivra son cours ordinaire. Il y aura même des pauvres, ce que le professeur Emmanuel Lévinas (1906-1995), dans une de ses fameuses leçons talmudiques, interprète par le fait qu'en ce temps-là, chacun sera un pauvre pour l'autre. Mais ce ne sera pas un temps miraculeux, un temps sans pesanteur. A la limite, cela pourrait être maintenant, tout de suite. "Ce n'est pas nous qui attendons le Messie, c'est lui qui nous attend", affirme un passage du Talmud. L'avènement du Messie est l'affaire de chacun : "Comportez-vous comme si le monde était en équilibre instable entre sa réussite et son échec (provisoire), et que votre prochain acte soit décisif, recommande Maïmonide. Le destin de chacun des Juifs est donc caractérisé par une triple responsabilité : vis-à-vis de son niveau moral personnel, vis-à-vis du projet collectif d'Israël et vis-à-vis de l'humanité entière.

Cela pose le problème du péché. Les hommes sont fragiles ; Abraham, Moïse, Salomon lui-même ont commis des fautes. Comment des êtres aussi inconstants peuvent-ils assumer la

réussite de l'histoire ? A cela la tradition juive répond qu'avant même de créer le monde, Dieu avait inventé le repentir. Il est offert à chaque instant au transgresseur de regretter son comportement, et s'il ne recommence pas, il retourne à son innocence première ; mieux, il est considéré comme enrichi par cette épreuve. Il n'existe pas dans le Judaïsme de péché originel. La faute d'Adam et Eve inaugure l'aventure humaine, mais ne condamne pas leurs descendants à l'imperfection. Les hommes se trompent en effet, mais c'est la majorité de leurs actes qui compte. Ainsi les Juifs prennent la vie au sérieux, mais pas au tragique. Tout est important pour eux, mais rien n'est inéluctable. Voilà, je pense, ce que tous les Juifs ont en commun, quel que soit Le lien, intellectuel, affectif ou politique qui les relie à Abraham et à Moïse. Je laisserai le dernier mot au philosophe Alain (1868-1951), cet admirable paysan normand, laïc convaincu mais ouvert à toutes les sagesses, qui a dit : "Selon mon opinion, la puissance de réussir, si commune chez les Juifs, vient d'une opinion métaphysique selon laquelle on n'est pas au monde pour s'amuser".



5 €